This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. E. A. 1375

TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

HISTOIRE *JAPONOISE.*

TOME SECOND.

A PEKIN,

Chez LOU-CHOU-CHU-LA, seul Imprimeur de Sa Majesté Chinoise pour les Langues Etrangeres.

M. DCC. XL.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I. *Qui ne dément pas les deux autres.* page 1.
CHAP. II. *Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.* 17
CHAP. III. *Malice de Jonquille : Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.* 29
CHAP. IV. *Converſation intereſſante de Mouſtache &*

TABLE

de la Princeſſe. 42
CHAP. V. *Intereſſant s'il eſt bien traité.* 62
CHAP. VI. *Qui ne ſert qu'à allonger l'ouvrage.* 78
CHAP. VII. *Où l'on verra entre autres choſes combien la Muſique a dégéneré.* 90
CHAP. VIII. *L'Opera.* 103

LIVRE

DES MATIERES.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE IX. *Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.* 121
CHAP. X. *Qui prépare à de grandes choſes.* 142
CHAP. XI. *Diſtraction de la Princeſſe.* 156
CHAP. XII. *Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.* 177
CHAP. XIII. *Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis long-tems.* 193
CHAP. XIV. *Plus néceſſaire, qu'agréable.*

qu'agréable. 207
CHAP. XV. *Comme quoi les plus fins ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends ſur l'Ecumoire, terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.* 225

TAN-

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'En étois donc, reprit Mouſtache, à ce regard qui le ſatisfit; il devint amoureux à ne plus ſe connoître. Que cela m'auroit

roit contenté, si j'avois pû voir son aliénation d'esprit dans toute son étenduë ! Mais ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le Prince & moi, étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politesse, & qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement, un jardin où il n'entroit que moi, j'en avois donné une clef au Prince ; aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux assis sous un Bosquet de Myrthes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour.

amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je sçavois bien que quand mon tein y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vû nos desirs & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmans se passoient sans que les emportemens du Prince n'attaquassent prodigieusement ma vertu. Quelquefois il me parloit de son martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter, j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle, dont en attendant mieux il vouloit bien se contenter: Souvent je brûlois

de lui en accorder davantage ; mais la nuit couvroit mon desordre, & sa respectueuse retenuë me sauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instans je lui en voulois du mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnuë dans notre Cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance, j'en étois moi-même surprise, mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux ! Un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit.

Il

Il prend des libertés que vous ſouffrez, & vous réſiſtez ! ce n'eſt pas la vertu qui ſauve une femme de ces dangereuſes occaſions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut ſeule ſe garantir des tranſports d'un amant; je ſçais que la coquetterie eſt moins méritoire que la vertu, mais auſſi eſt-elle plus utile. Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions; avec les précautions extrêmes que nous avions priſes, il n'y avoit que toute la Cour qui ſe fût apperçûë de notre intelligence. Cependant le reſpect qu'on me portoit empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaiſanteries. Le Génie ſeul, malgré l'interêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore ſon rival. Il ſça-

voit qu'il n'étoit point aimé ; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clairvoyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrete, dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans, & au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous, de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois ; la complaisance

plaiſance flatteuſe avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ſes moindres diſcours; mille choſes ſur leſquelles on ne s'obſerve point, & qui toutes légeres qu'elles ſont, parviennent, miſes enſemble, à faire un poids, fixérent ſes ſoupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en ſçavoir davantage, il n'interrogea pas les ſecrets immenſes de ſon art; il n'ignoroit pas que ce ſeroit en vain qu'il voudroit s'en ſervir, & que l'amour, toujours au-deſſus de lui, dédaigneroit de ſatisfaire ſa curioſité. Réſolu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choiſiſſois pour voir Cormoran avec liberté, il ſe rendit inviſible, & ſe tranſporta dans mon

jardin. Cette même nuit, j'avois réſolu de m'abandonner ſans réſerve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Boſquet des Myrthes, lorſque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je ſortiſſe de ma Chambre, quand des ſoupirs trop marqués partant du Boſquet, déterminerent ſa route de ce côté-là. Hélas! c'étoit nous qui les pouſſions. Contente de mon amant; ſûre de ſa fidelité, preſſée par ſes deſirs, plus encore par les miens, je m'étois laiſſée aller ſur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à ſon ordinaire, m'avoit moins ménagée. Nous ſortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous diſpoſions avec ardeur à nous y remettre, lorſqu'un tourbillon de lumiere nous envi-

environna, & nous fit voir, en ſe partageant, le barbare Génie. A cette vûë, nous demeurâmes immobiles, nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit miſe, ſubſiſtoit encore; comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas ſongé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalouſie du Génie, les plus cruelles choſes. Ma robbe le couvroit preſque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne ſçais quelles bagatelles qu'en ce moment il conſideroit, moins il ſe crût permis de lui pardonner. Cruelle! s'écria-t'il, avec une voix tonnante, eſt-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendreſſe? Et toi, malheureux, pourſuivit-il en s'adreſſant

à

à Cormoran, as-tu bien songé qui tu offensois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? Elle est complette, puisque tu ne peux mourir, & tous les instans de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colere ; qu'on l'enleve, continua-t'il, & qu'on le garde jusques à ce que j'aye ordonné de son supplice.

Le Prince, à ces paroles, disparut, en me tendant les bras. La surprise & la douleur m'avoient d'abord accablée ; mais mon malheur me redonnant des forces : Barbare ! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre ? Eh ! qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dûsses toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur ? Oüi, Cormoran m'a plû, & ta fatale présence

me

me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois, je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Puni-moi, si tu veux ; mais sois sûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien ? Perfide ? dit le Génie, tu seras contente. Déjà il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai longtems avec elle dans les airs, enfin elle m'abbatit dans cette Prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans

dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger ? Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur ; tu te ſerois perduë toi-même, ſi ma puiſſance ne t'avoit ſauvée de la barbarie de Jonquille. Fui, cache-toi à ſes regards juſqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Devien Taupe, & garde-toi de ſortir de cette Prairie. J'oſe, dans l'obſcurité de l'avenir, prévoir pour toi un ſort plus doux.

Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une Princeſſe délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de ſa baguette, & je reſtai toute auſſi Taupe que vous me voyez ; avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant,

& j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la rouë & la culebute dans les Jardins de l'Iſle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'eſt à cauſe de ſon inclination pour la Danſe, que le Génie l'a honoré de ce ſupplice. Au reſte, je ne doute point que ce ne ſoit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons enſorte.... Mais eſſuyez donc vos yeux, dit-il à Néadarné qui pleuroit immodérément, votre pitié va trop loin : eh bien, elle eſt Taupe, & rien de plus ! quant aux ſauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de ſi triſte. Ah que vous êtes peu tendre ! lui dit Néadarné, ſongez-vous aux malheurs de deux amans que l'on ſépare, & le Génie ne leur eut-il donné que cette punition,

n'en

ture le piquera peut-être autant que ſes agrémens. Mais ne pourrois-je pas ſuivre Néadarné ? Demanda-t'il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ? Reprit Mouſtache ; Jonquille aime la Muſique, vous jouez ſuperieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danſer Cormoran. Laiſſez-moi tout arranger, je vous réponds d'un ſuccès au-deſſus de toute eſperance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être raſſuré par les promeſſes de la Fée, ſoupira, & ne répondit rien, perſuadé que Mouſtache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de ſauter.

CHA-

CHAPITRE II.

Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.

PEndant le récit de Mouſtache, qui, ainſi que le Lecteur l'a dû ſentir, ne laiſſa pas d'être fort long, on avoit traverſé la Forêt, & le Prince découvrant de loin une grande Ville, demanda ſon nom. C'eſt lui répondit Mouſtache, la Ville des Barbeaux; elle eſt grande & peuplée; ſon Roi eſt tributaire du Génie, & ſon Agent principal dans les affaires amoureuſes. Ce Roi a la complaiſance de prendre une liſte de toutes les

beautés de la terre qui ont des avantures singulieres, telles, par exemple, que celle de la Princesse, & le Génie se les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'est fait un emploi bien particulier ! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme ? Cela n'est, ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée, mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins ; il prétend qu'elle seule trouble les plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont, ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un système, & qui pour l'appuyer, se fonde d'abord sur ce que les femmes

femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective; & sur la folie qu'il y a de se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache, mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté, elle prend sa source dans le caprice; & lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté

si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la Fée, se sont détrompées par l'experience. On ne peut répondre du moment, il en est où la nature agit seule, & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en est une preuve, il auroit assurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre, cependant.... Oh sans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscretions de Moustache,

che, on n'eſt pas maître de ces ſortes de choſes, mais nous approchons de la Ville, & c'eſt une diſpute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Iſle Jonquille? Non, dit Mouſtache, à quatre lieuës de cette Ville, on trouve un grand Lac ſur lequel l'Iſle eſt ſituée. Des Barques galamment ornées y paſſent, ſans avoir beſoin de Conducteurs, les beautés qui ont affaire au Génie, & les remenent de même.

Avec ces propos, & pluſieurs autres pas plus intereſſans, ils entrerent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puiſſe voir. Quoique le Prince & Néadarné voyageaſſent *incognito*, leur air majeſtueux, leur nombreuſe ſuite, & la magnificence de leur équipage

ge firent juger aux Bluets que ces Etrangers étoient des perſonnes de la plus haute diſtinction. Mouſtache preſſa le Prince de ſe rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le ſujet. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je tremble, dit Mouſtache, Jonquille eſt dans cette Ville, & je crains qu'il ne me reconnoiſſe. Et que vient-il faire ici? Reprit le Prince. Ce n'eſt jamais que l'amour qui l'y amene, répondit la Fée; les femmes de cette Ville, malgré leur couleur, ſont extrêmement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuſe à les honorer de ſa tendreſſe. Les Habitans qui le craignent, n'oſent rien lui refuſer, & beaucoup moins les Habitantes. Aſſurément!

rément ! dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné ! que votre beauté va me rendre à plaindre. Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi ? Que fera le pouvoir de Mouſtache ? Comment vous ſauvera-t'elle des deſirs de ce Génie ? C'eſt en vain qu'elle me le promet ; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient ſenſible, je ne puis plus la ſoutenir. Je ſens même qu'au retour de l'Iſle Jonquille, vous me ſeriez inſupportable, & que ne pouvant plus vous eſtimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes, auſſi-bien votre premiere forme me ſeroit inutile, ſi elle vous étoit renduë par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons

plaindrons enſemble de la rigueur de notre deſtinée. Je ne veux que votre cœur, & s'il eſt vrai que la poſſeſſion du mien ſuffiſe à votre félicité, la nôtre ſera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Iſle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian. Que vous me rendez heureuſe ! cher Prince ! s'écria la tendre Néadarné ; mais ne ſouffrez pas de votre complaiſance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai ſans regret une autre que moi en remplir les fonctions ; elle me ſera chere par les plaiſirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix ſévéres ! qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre ſéparation. Quand vos ſujets verront les fruits

fruits précieux d'un second Hymenée, ils ne pousseront pas la barbarie, jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous, mes jours infortunés, du moins, ajouta-t'elle, en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien! si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs. Que dites-vous? Adorable Princesse! s'écria Tanzaï, moi! que je vous abandonne? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards? Ah! ne le croyez pas. Périsse plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir! périsse toute la nature! plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingratitudes. C'est en vain que les loix voudroient

s'armer contre vous ; en vain mes Sujets les feroient-ils parler, dès-à-présent, je les révoque, elles se tairont devant ma puissance, ou malheur à qui les osera faire revivre. Je me révolterois contre les Dieux mêmes ! Non, divine Néadarné, non votre éloignement ne sera pas la récompense de votre amour pour moi, & des sentimens que vous m'avez montrés, lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler, le destin las de nous persécuter, nous prépare peut-être des jours plus heureux, ou.... Ne vous en flattez pas, interrompit brusquement Moustache. Le Destin ne révoque pas ses arrêts au gré des mortels, le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que devien-

deviendrai-je, moi? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas sur mes interêts. Le Destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maîtresse de ne pas faire. Mais, que craignez-vous? Reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection. Eh! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache, le Génie peut être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve par-tout sans pouvoir. Quand la Princesse sera dans l'Isle, j'ai imaginé pour la soustraire aux empressemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un

phantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai ſoin qu'il lui reſſemble.

Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouiſſe ſeulement de ſon idée : en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains, mais ſi la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera aſſez d'autres moyens pour vous rendre votre amant & votre figure. A ces mots, il ordonna, devant Mouſtache, ſon départ pour le lendemain, & laiſſa cette Fée dans une déſolation que toute la tendreſſe de Néadarné pour elle, ne put calmer.

CHA-

CHAPITRE III.

Malice de Jonquille : Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.

MOuſtache réduite au point de voir évanouir ſes dernieres eſperances, & ſentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage de Néadarné dans l'Iſle Jonquille, réſolut, ſans s'amuſer à des ſupplications inutiles, de ſe ſervir de ce que ſon art pourroit trouver de plus puiſſant pour délivrer ſon Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît ; le peu de cas qu'il faiſoit d'elle, les con-

tradictions qu'elle en avoit eſſuyées, le beſoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloient ſur toute autre conſideration, & ſans rien témoigner de ſon deſſein, elle chercha dans ſa tête, quelque expedient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore. Auſſi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours réſolu de partir le lendemain, avoit réïteré ſes intentions. La Fée les laiſſoit dormir, & cherchoit en vain un ſtratagême qui lui fût propice, lorſqu'un bruit affreux s'éleva ſubitement dans la Ville. Bon Singe! qu'entends-je là? S'écria le Prince, réveillé en ſurſaut. Ah! dit Mouſtache, que ſon art mit d'abord au fait, ce ſonquille eſt bien terrible!

rible ! Qu'a-t'il donc fait ? Demanda Tanzaï. Vous sçaurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette Ville ; outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles fassent un voyage dans son Isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles ; les Bleus voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont, mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur Beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette Ville me paroît peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura

pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ! Volupté de mes jours ! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise ! que je pense mal, reprit Tanzaï, mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille. Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de la sorte ? dit Moustache. Hélas ! répondit la Princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en se desespérant,

pérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la Chambre, mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, disoit Moustache; prenez une autre bougie. Le Prince en tremblant apporta l'un & l'autre, & Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossuë, qu'elle ne pût retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pû alors disputer d'agréments avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remede certain? Eh! ce qui me desespere, répondit le Prince, c'est le remede, & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît

permît l'usage ? Hélas ! Prince, dit Néadarné terrassée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous, ajouta-t'elle en s'adressant à Moustache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, si ce n'est dans la situation où je me trouve ? Ce qui me surprend, reprit le Prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie, elle ne devroit naturellement tomber que sur les femmes de cette Ville. Qu'ont affaire les Etrangeres à tout ceci ? Moustache, si elle l'eût voulu, auroit pû mieux que personne instruire Tanzaï de la vérité de cette avanture, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Desesperée de l'obstination du Prince à ne

point

point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voye, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie, esperant que la laideur excessive de Néadarné détermineroit plus aisément Tarzaï à la laisser aller dans l'Isle Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations; la Fée pour le rassurer, lui dit, que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre-elles, sans en exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princesse, & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle,

belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre. Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guériſon d'un ſeul mal, j'en ai deux actuellement preſque auſſi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, ſoit certain pour tous les deux, je ne dois m'en ſervir, ni pour le premier, ni pour le ſecond. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reſte laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus, mais pour me rendre digne de ſa tendreſſe, il faut que je perde ſon eſtime. Pitoyable Métaphyſique! répondit Mouſtache, qu'eſt-ce qui fait le crime? C'eſt le conſentement. Ce n'eſt pas vous qui vous ſouhaitez entre les bras de Jonquil-

le, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre premiere forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez, & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui; par conséquent, il ne peut que vous en estimer davantage de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai? Dit-elle, à Tanzaï. Je ne sçais pas, répartit-il, si votre raisonnement est juste, mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation, l'Historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au Lecteur. Le bruit cependant continuoit dans la Ville

avec

avec tant de force que le Prince fut prié par Néadarné & par Mouſtache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y paſſoit. Il leur apprit à ſon retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Iſle Jonquille, ſans en excepter la Reine, qui ne pouvant ſupporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la réſolution; mais qu'à ſon retour, le Roi l'avoit étranglée de ſes propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en euſſent agi de même. Cela, ajouta-t'il, n'empêche pas celles qui ſont reſtées ici, de vouloir partir, & je ſuis bien ſûr qu'avant que le jour ſoit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la

colere

colere du Génie. Je le ſçavois bien, moi, que la vanité d'être belles, l'emportoit toujours chez les femmes ſur la ſatisfaction d'être vertueuſes. C'eſt la faute des hommes, reprit Mouſtache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur ſoit d'une auſſi grande reſſource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuſes, qu'être belles.

Mais laiſſons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laiſſer partir Néadarné auſſi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain elle verra Jonquille, & demain auſſi je mourrai de douleur. C'eſt trop aſſurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne

l'avoir aimée que pour moi-même.

Il eſt peu important de dire comment le reſte de ce jour ſe paſſa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, aſſurances de fidelité de la part de Néadarné, promeſſes de Mouſtache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'Iſle comme elle y ſeroit allée, à ſa guériſon près, qui, ſe faiſant par art de Féerie, ne couteroit rien à ſa vertu. Incredulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il ſembloit, de la douceur à mettre les choſes au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï, qui, dans la journée, avoit changé dix fois de réſolution, ſe coucha d'avis de laiſſer partir la Princeſſe, & Mouſtache qui avoit quelque choſe d'intereſſant à dire à

Néadarné,

Néadarné, voyant que la douleur ne le conduiſoit pas au ſommeil, l'y amena par la force de ſes enchantemens, & commença ce qui ſuit.

CHAPITRE IV.

Converſation intereſſante de Mouſtache & de la Princeſſe.

VOus voilà bien affligée d'être laide, plus triſte encore de la premiere de vos mésavantures ; vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas reſter comme vous êtes, cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées ; vous en tirer, le rendre clair ; vous faire voir jour dans votre ame, elle eſt ténébreuſe pour vous ; vous n'y marchez qu'à tâtons ; vos idées ſe tournent le dos, ſont de

mauvaise humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en veuille; vous souffrez de leur contradiction, je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raison va s'asseoir, & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous soustrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu, toute cérémonieuse qu'elle est sur ses bienséances, lâchera prise, le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge: en un mot, vous ne la conduirez pas à terme, il faut qu'elle choisisse d'étouffer de plaisir, ou de mourir violemment; vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier, elle ne vous servira

même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en ſçauroit tirer parti, il le néglige. Paſſons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en ſoyez pas inquiete, elle eſt mon ouvrage, & je vous en déferai ſans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'eſt pas tout, il s'agit à préſent de l'eſſentiel. Le Prince eſt jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes préſentée ſans riſque au Génie, des marques, qui ne ſont point équivoques, pourroient aiſément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci,

ci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Mouſtache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connuſſiez le Prince.... mais, il n'eſt pas poſſible que vous ne ſçachiez point ce que je veux vous dire: vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où ſucceſſivement vous éprouvâtes tous deux la colere de Concombre, ſi aucun malheur ne vous étoit ſurvenu, que vous ne pouviez accorder à Tanzaï, ce que ſa tendreſſe exigeoit de la vôtre; ſans qu'il ne vous arrivât quelque choſe de ſingulier.... je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous ſentez bien, continua la Fée, que cela ne ſe feroit pû faire, que quelque changement ne ſe fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été

privé.

privé. Ce qui seroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait.

Eh ! qu'importe ? demanda Néadarné. Pour le fonds, cela importe peu, répondit Moustache ; mais, pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est, chez les hommes, ce qu'il faut respecter de plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince, que le Génie vous a respectée ; sans cela, vous perdriez sa tendresse, & quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne revenicz pas à lui, telle qu'il

vous

vous imagine. Voilà quel eſt notre malheur ! les hommes, ſans ceſſe, nous accuſent d'artifice, &, ſans ceſſe, ils nous mettent dans le cas d'en avoir beſoin avec eux. Ils ſont tous auſſi injuſtes que Tanzaï, & nous mépriſent ſouvent pour les choſes qu'eux-mêmes nous preſſent de faire. Il y a mille occaſions, où, par rapport à leur ſotte vanité, la ſincérité nous deshonoreroit, & dans leſquelles, regle générale, le menſonge nous aſſure leur eſtime. Tel eſt, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même, ſe ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devrez toujours ſouvenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout ſur le compte de la nature plûtôt que de convenir avec lui,

d'un

d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret immanquable, * il consiste en trois paroles que même je vous écrirai, afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper, mais

* Ici Kiloho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre; comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie, le Traducteur qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assûre ses Lecteurs, que c'est à son grand regret qu'elle en est privée; il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux, tout ce qui se dit sur cet article;

son

ſon amour jaloux le rendra clairvoyant, & nous avons plus d'un ſens à ſurprendre. Le ſecret lui ôtera tout ſujet de ſuſpicion ; je veux même qu'il le ſerve plus qu'il ne ſeroit néceſſaire. Plus il s'en plaindra, plus il ſera content : Au reſte, ne rougiſſez pas de vous ſervir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il paſſa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un ſonge l'avoit guéri, & vous pourrez.... Je me ſuis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce ſonge n'étoit pas vrai, mais quand je lui dirois auſſi que c'eſt un ſonge qui m'a rétablie, ſon avanture lui donneroit moins de foi pour mes diſcours. Oui, ſi votre récit n'étoit point ap-

puyé par le secret que vous sçavez, répondit Moustache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il se trouvera dans la même peine au moins, que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarné, si le secret alloit manquer? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là, vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Moustache, ce secret n'est pas connu d'elle; si le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait usage. Autre article:

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille, elle tombera à son aspect, il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes avantures, il a paru comme mon persécuteur, & cette idée,

idée, sans doute, vous l'a rendu odieux; mais je vous avertis encore une fois, que c'est un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné, mon cœur est prévenu d'une si forte tendresse pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la terre de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Néadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui pas être infidelle, j'avois besoin de sa présence.

Avec tous ces beaux sentimens, reprit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant ; c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la nature souffleroit sur le sentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre : Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné, mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné, & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois, je sens que je le hais.

Autre erreur, reprit Moustache, souvent les hommes, dont

les

les femmes se sont fait une idée rebutante, sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Être haï d'abord, est une voye qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans beaucoup moins que l'amour propre. Un homme paroît, & semble ne voir les attraits d'une femme qu'avec indifférence; nulle louange n'échappe de sa bouche; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti: Il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle, qu'elle ne fût pas là; son ame ne fait pas semblant de l'appercevoir, peut-être même, paroît-elle s'épuiser d'attention pour une autre femme qui sera

là ; voilà la haine déterminée, & ſi par hazard, cet homme ſi inattentif a du mérite, ce n'eſt qu'à ſa perte, il n'en eſt que plus inſoutenable. S'il étoit ſtupide, s'il portoit de ces cœurs ſur leſquels tout gliſſe, ſon ſuffrage ne ſeroit preſque rien, on n'en ſeroit flattée que parce qu'il faut faire impreſſion ſur tout le monde ; mais quelqu'un d'aimable, ne point trouver que vous l'êtes auſſi, cela ne ſe pardonne point. Dans l'inſtant tout ce qu'il a d'agrémens, eſt défaut. Parle-t'il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous deſirez, ne s'y trouve point. S'il eſt ſérieux, qu'il eſt morne ! S'il eſt ſenſé, qu'il eſt peſant ? S'il eſt badin, qu'il plaiſante mal ! Voilà votre imagination montée, vous ſentez une averſion qui vous

vous fait mal, tant elle eſt forte. Que cet homme ſi déteſté, ſorté enfin de ſa léthargie, qu'il vous rende des ſoins, je dis ſimplement, de ces ſoins d'uſage dans la ſocieté, & qui n'affichent rien, le voilà changé, ce n'eſt plus lui; votre vanité ſatisfaite, déchire le bandeau qui couvroit vos yeux; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainſi dire éclore le ſien. Que dans cette ſituation, il diſe qu'il aime; à peine a-t'il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend ſa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur paſſe d'une extrêmité à l'autre, on croyoit n'avoir jamais aſſez de haine, on craint de ne ſe trouver jamais aſſez de tendreſſe, c'eſt ce qu'on appelle une ſurpriſe de l'amour.

Jonquille eſt avec vous dans le même cas, vous le croyez affreux, il eſt aimable; il vous rendra des ſoins qui vous découvriront d'abord tous ſes agrémens, la ſurpriſe n'eſt pas ſoin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné, j'aime le Prince, & je verrai ſûrement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus, qu'il ne nous eſt pas néceſſaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit ſeulement de paſſer une nuit avec lui. Ah! grand Singe! quelle ſera longue, s'écria Néadarné. Jugez-la ſans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A préſent, ſongeons à cet infortuné Cormoran. Depuis dix ans, l'amour & la colere du Génie ont, ſans doute, perdu de leur force.

Je

Je ſçais même que quelquefois, il fait danſer devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chanſons. Jonquille vous donnera des fêtes; ſaiſiſſez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant; n'accordez, s'il ſe peut, rien à ſon amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuſe, prenez cette Pantoufle.

En cet endroit, Mouſtache fit un ſigne de ſa pate, & une Pantoufle & un papier tomberent en même tems ſur le lit. Voilà, continua-t'elle, le ſecret que je vous ai promis, & qui peut ſe répeter autant qu'on le veut; pour cette Pantoufle, prenez-la; quand vous verrez le Génie aſſoupi, faites-la lui baiſer, elle redoublera ſon ſommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? S'écria

S'écria Néadarné : Quel conte ! Ce ſont choſes qui ſautent par-deſſus la conception humaine, répondit la Fée : Oüi, cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins chercher Cormoran ; montrez-la lui, c'eſt une de celles que je portois le jour que nous fûmes ſéparés ; il a la pareille dans ſa poche, il me l'avoit priſe en badinant le jour que nous fûmes ſi déſagréablement ſurpris par le Génie ; ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront inviſible. Sans cette précaution, il ne pourroit pas ſortir de l'Iſle. Mais, interrompit Néadarné, ſi le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite ? Ne craignez rien, dit Mouſtache, ſon courroux ne ſeroit à redouter que pour Cormoran. D'abord

bord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien ſur vous, que vous ne le vouliez; mais ſerrez ſoigneuſement la Pantoufle & le papier, je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore ſe montre.

Alors, elle éveilla Tanzaï. Ah! jour funeſte, s'écria-t'il, que tu t'es preſſé de me luire! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide? C'eſt, je crois, pis qu'hier, dit la Princeſſe. L'exécrable métamorphoſe! s'écria-t'il; encore, ſi l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en conſoler, j'aurois du moins précedé le Génie. Tréve de lamentations, reprit Mouſtache, les équipages ſont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné, en l'embraſſant,

ſant, d'éviter les careſſes du Génie, ou du moins que ce ſoit ſi peu que rien s'il vous touche. Vous n'y penſez pas, dit Mouſtache, cela revient au même. Oüi dans le fond, diſoit le Prince, une eſt autant que dix, cependant dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicateſſes, repliqua-t'elle, mais ne penſez pas à tout cela, & recouchez-vous; vous me ferez quelque conte, vous avez l'eſprit orné. Oh! pour de l'eſprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui; vous êtes contente vous, vous allez revoir votre Cormoran; graces à la Taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laiſſée; mais Néadarné... laiſſons cette idée, elle me tuë. Pendant ces diſcours, Néadarné ne partoit

toit point, & Mouſtache craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir aſſuré de nouveau le Prince que Néadarné ne couroit aucun riſque, les obligea tous deux de ſe ſéparer, & vit enfin partir la Princeſſe pour l'Iſle Jonquille avec autant de plaiſir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres ſuivans, s'il avoit tort de s'allarmer.

CHA-

CHAPITRE V.

Intéressant s'il est bien traité.

NÉadarné, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réfléxions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas, mais ce qui devoit se passer dans cette Isle, lui donnoit les idées du monde les plus desagréables ; cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ſes gens, qu'elle prit ſon miroir; elle y vit avec une ſecrete ſatisfaction que Mouſtache lui avoit tenu parole, & que tous ſes agrémens, non-ſeulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui, dans l'état où la malice de Mouſtache l'avoit miſe. Toute femme veut plaire, même ſans vouloir faire aucun uſage des deſirs qu'elle fait naître; quelque paſſion dont elle ſoit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la ſente, elle a toujours ſa vanité à ſatisfaire, & comme c'eſt le beſoin le plus preſſé, il faut que l'amour y perde.

Elle

Elle ſentoit donc une ſorte de plaiſir à penſer que Jonquille ſeroit ébloüi de ſa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à poſſeder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit ſur toutes. Elle étoit encore occupée de ces idées, lorſqu'elle arriva aux bords du Lac ſur lequel l'Iſle étoit ſituée.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques au moins des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conſervées par la miraculeuſe protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réſervée étoit la choſe du monde la plus agréable à voir; ſes voiles Jonquille & Argent, étoient chargées de deviſes galantes, les cordages

cordages étoient de même matiere que les voiles, & un amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive & tendre, annoncer aux belles qui passoient dans cette Isle, les plaisirs qui leur étoient réservés. Néadarné monta dans cette Barque, non sans frayeur; naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet amour qui paroissoit servir de Pilote, ne la rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux, & la Barque, quoique sans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité excessive, ne s'arrêta que dans un Port superbe bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur, & la rougeur sur le front, descendit à terre; son embarras redoubla à la vûë de la multitude accouruë de tous

les endroits de l'Isle, pour l'admirer. Quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces Insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie, & sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans, qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur Souverain, & sur le magnifique présent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jauniſſe, arriva enfin à la porte du Palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses Sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les Maîtres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les favoris du Génie, & cette

Charge

Charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, si des devoirs importants attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation; elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verser des larmes: elle étoit encore dans ce desordre lorsque Jonquille se présenta à ses yeux. Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné par politesse s'étoit

levée ; dans ce premier moment, tous deux ne ſe dirent rien, mais le Génie ſortant enfin de ſon trouble, pria la Princeſſe de ſe raſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. Néadarné n'avoit pas encore oſé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux ſur lui, elle fut extrêmement ſurpriſe, & de la majeſté de ſa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune ; elle fit tous ſes efforts pour qu'il ſe relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que de lui rendre une main qu'il lui avoit ſaiſie, & ſur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déja imprimé pluſieurs baiſers. C'étoit agir un peu bruſquement, mais il étoit ſi accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de reſpect. Sa coutume n'étoit

toit pas de borner à si peu de chose, ses premieres entrepriſes, & la bouche de Néadarné lui fourniſſant un beau prétexte pour autoriſer ſes emportemens, il alloit en approcher la ſienne; mais Néadarné le repouſſant avec force, c'eſt vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire enviſager l'horreur de ma ſituation, &..... Je ſçais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous, même après quinze jours de conſtance, mais le deſtin ne me donne qu'un jour, & c'eſt, à ce qu'il me ſemble, vous prouver aſſez mes ſentimens, que de ne vouloir pas m'expoſer à le perdre. Quoi! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous aſſez peu de

générosité pour abuſer de l'état où je ſuis? Ce n'eſt pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche; mon empreſſement doit vous dire à quel point je ſouhaite de vous être utile; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourrez-vous être content, lorſque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refuſera toujours. Je ſçais encore, reprit Jonquille, combien la poſſeſſion de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir, ſi je croyois pouvoir en venir à bout; mais à quoi ſerviroit de ma part cette délicateſſe? Vous en ſeriez plus génée, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable.

mable. Le deſtin, en m'offrant les plus doux plaiſirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes ; vous vous donnez à moi à regret. Dans ces inſtants que vous pourriez rendre ſi heureux, vous gémirez, votre ſévere vertu vous en fera des momens douloureux : Je pourrois vous donner de meilleurs conſeils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaiſir de la néceſſité, elle vous ſeroit moins cruelle, & vous n'en ſeriez gueres moins vertueuſe. Le devoir ne nous eſt pénible, que parce qu'il n'eſt pas l'ouvrage de notre fantaiſie : l'époux le plus aimable ne déplaît ſouvent, que parce qu'il eſt en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec tranſport, ſi l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'eſt

une

une dette qu'on acquitte ; avec l'amant, c'eſt un préſent qu'on fait. Il eſt naturel qu'on ait plus de plaiſir à l'un qu'à l'autre. Je ſuis avec vous dans le même cas ; vous ne m'avez pas choiſi, & ce n'eſt que par cette raiſon que vous me haïſſez ; mais enfin vous êtes obligée d'avoir des complaiſances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuſes. Eh ! le puis-je ? S'écria la Princeſſe, puis-je ne vous pas déteſter ? Mon cœur.... Madame, interrompit le Génie, je ſuis fâché que vous ne me le puiſſiez pas donner, mais à vous parler franchement, le cœur n'eſt ſouvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le penſe ; je ſuis devenu Philoſophe là-deſſus ; voyons donc de

quoi

quoi il s'agit, quel eſt le ſujet qui vous amene ici?

Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je ſçais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loiſir, mais ce qui vous fait recourir à moi, m'eſt inconnu. Je guéris tant de choſes, que je ne connois pas toutes mes proprietez. N'avez-vous auſſi qu'un remede, dit Néadarné? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la ſeule à qui j'aye vû ſouhaiter que je puſſe en employer un autre; voyons enfin: Qu'avez-vous? Une Écumoire.... Comment, interrompit-il, une Écumoire! ce mal me paroît curieux. Oh! reprit Néadarné, mon avanture eſt la choſe du monde la plus ſurprenante, mais je ne pourrai jamais prendre ſur moi de vous en inſ-

truire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être ſans cela, cependant il ſeroit mieux que je ſçuſſe préciſément, ſur quoi j'ai à travailler. Vous ſçaurez donc, continua la Princeſſe, qu'en conſéquence de cette Écumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & qu'il ne lui reſta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroiſſoit plus s'eſt rétabli, mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidents..... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains ſoins.... Puiſſé-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, ſi j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une Écumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, & qu'a-t'elle de commun avec les ſoins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je

je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres du Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question. Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en souriant, mais il sera aisé de vous en tirer; votre maladie est pourtant singuliere, & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela, plus mauvaise opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede ne le rende inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi.... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui

me déplaît tant ! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuſer mes ſervices. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais, Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le ſoit pas. Ah cruel ! s'écria-t'elle, le viſage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princeſſe, dit-il en ſe levant ; n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & ſerai-je toujours à vous preſſer de travailler à votre bonheur ? Laiſſons cette converſation, dit la Princeſſe, elle m'embaraſſe. Je vous embaraſſerois bien davantage, reprit Jonquille, ſi je ne vous parlois plus de rien, mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impoliteſſe, & je ſçai que je

dois

dois paroître toujours vous arracher ce que, sans doute, votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre présence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princesse, non sans la lui serrer plus qu'elle n'auroit voulu, & elle en rougissant des libertez qu'il prenoit, se laissa cependant conduire en espérant qu'il en resteroit-là.

CHAPITRE VI.

Qui ne ſert qu'à allonger l'ouvrage.

ON eſtime autant dans une Hiſtoire, des Réflexions judicieuſes, que des faits élegamment décrits. On a raiſon; ſi elles allongent le narré, elles prouvent la ſagacité de l'Auteur. En ſuivant ce principe, on peut ſe croire permis de réfléchir ici ſur la ſituation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'à ſa place, elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou ſera une hypocrite, ou une de ces perſonnes à qui il n'appartient pas de connoître les riſques

riſques de l'occaſion, & qui s'y ſont toujours abandonnées ſans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaiſir de l'interprêter à ſa fantaiſie.) Il eſt rare qu'une femme du monde ſe trouve dans un cas dangereux pour elle, ſans qu'elle le veuille; ſa vertu n'eſt jamais violentée par les circonſtances, & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à ſon amant, tel rendez-vous où elle ſuccomba, elle ne l'auroit pas fait, ſi elle n'avoit pas cru s'en tirer à ſon honneur; on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit; & la preuve de cela, c'eſt qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire uſage pour

OXFORD

être brouillé presque sans ressource, avec la vertueuse beauté qui se sera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu, bien des ressources; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienséance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre respect pour elles, & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchie, surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur, mais qu'un amant se présente,

préſente, qu'il plaiſe, qu'eſt-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore, ce n'eſt plus pour la ſauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans ſa foibleſſe : en un mot, tomber décemment, & pouvoir s'excuſer ſoi-même quand on réfléchit à ſon deſordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit conſtante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller ſa vertu, le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins, ſelon la pruderie, la majeſté & la diſſimulation de la perſonne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas ſûre que ſa réſiſtance allât juſques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient &

dans

dans l'habitude de vaincre : Il connoiſſoit le cœur, faiſoit profit de tout, & ces ſortes de gens ſont extrêmement dangereux. Ils amenent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défenduë, à la vérité, par la paſſion qu'elle reſſentoit pour Tanzaï, mais pour les interêts de cette même paſſion, il étoit important qu'elle la bleſsât, d'autant plus excuſable encore, que ſon époux ne ſeroit jamais inſtruit de ce qui ſe paſſeroit dans l'Iſle. Que de raiſons pour ſuccomber! & il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de perſonnes qui blâmeront la Princeſſe, auſquelles il n'en faudroit pas tant! Suivant ce raiſonnement qui pourroit être de moitié plus court, la Princeſſe n'étoit pas ſans émotion

tion pendant que Jonquille la conduiſoit.

Il lui fit traverſer des Appartemens immenſes, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût exceſſive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmants; tout ce que l'art a pû imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux aux beautez les plus ſimples de la nature. On voyoit d'un côté des grottes ruſtiques & des ruiſſeaux, dont le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaiſirs. De l'autre, c'étoient des caſcades à perte de vûë, des cabinets ſuperbes, des ſtatuës d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuſes & inégales d'un bois que ſon irrégularité ne rendoit que plus agréable.

agréable. Ici des allées d'une hauteur ſurprenante, & compaſſées avec ſoin, offroient une promenade plus aiſée, mais moins voluptueuſe. Les Parterres raviſſoient par la varieté & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé ſon empire, & Zéphire l'y trouvoit ſi belle, qu'il ſembloit en l'y careſſant ſans ceſſe, avoir pour toujours renoncé à ſon inconſtance. Des oiſeaux de toutes les eſpeces habitoient dans ces jardins; la Tourterelle mêloit ſes tendres accens aux chants vifs & légers du Serin, & du Roſſignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danſes. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient ſur leur Muſette un amour, qui quoique toujours heureux, n'en

n'en étoit pas moins fidele ; tout enfin parloit amour dans ces délicieux Boccages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, & répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins.

Néadarné ne put réſiſter à tant d'objets, malgré elle, ſon cœur s'émut ; elle ſe ſentit ce mouvement de tendreſſe qui trouble les ſens, & les prépare à un plus grand deſordre. Jonquille qui s'apperçût de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, la regarda avec des yeux qui peignoient ſi bien

bien ſes déſirs, que Néadarné ne pouvant ſupporter leur éclat, interdite, troublée, ſoupira, & ſi doucement, que Jonquille voulut dans l'inſtant même lui faire voir un boſquet qui ſe trouvoit ſur leur route. Néadarné diſtraite par la confuſion de ſes idées, s'y laiſſoit conduire, mais en approchant de ce boſquet, elle le trouva ſi ſombre, & jettant les yeux ſur le Génie, le vit ſi amoureux, que revenuë à elle-même, elle refuſa ſéchement d'y entrer. Jonquille, qui ſçavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là paſſé pour lui, ne la preſſa pas davantage, & la conduiſit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danſes les plus agréables.

Néadarné s'en occupoit, lorſqu'un

qu'un homme parti avec une vîteſſe extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faiſant la roue & la culebute, donner au milieu de la danſe, & la déranger.

La Princeſſe, à ſon emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran, mais voulant cacher au Génie, l'interêt qu'elle y prenoit. Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'eſt fait une danſe ſinguliere. Il ne danſe pas ainſi pour ſon plaiſir, répondit Jonquille: J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce ſoit pour le vôtre. Vous ne connoiſſez pas ce Sauteur, dit le Génie, c'eſt l'homme du monde qui a le plus de talents, & qui ſeroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des ſup-

plices

plices cruels, je me ſuis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah Seigneur! s'écria Néadarné, daignez ſuſpendre ſon ſupplice! Approche malheureux, dit le Génie à Cormoran, oſe lever les yeux ſur ton maître, va au Palais, & fais tes efforts pour amuſer l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du Palais, non ſans faire encore quelques culebutes, tant eſt grande la force de l'habitude! Néadarné, en remerciant le Génie, ne pût s'empêcher de le regarder, & le trouva ſi ſupérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accuſa Mouſtache de caprice de n'avoir pas répondu

répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver aussi beau que Tanzaï, sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle ; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi.

Le Lecteur voudra bien (tant pour sa commodité, que pour celle de l'Auteur) sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHAPITRE VII.

Où l'on verra entre autres choſes combien la Muſique a dégénéré.

CEtte ſalle à manger étoit, à ce qu'on aſſure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie, cette ſituation lui déplaiſoit; car enfin on regarde ordinairement devant ſoi; elle ſe voyoit condamnée à ne pas pas lever ſes yeux, ou à regarder Jonquille, qui, de ſon côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon

façon du monde la plus incommode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté un assez grande quantité de Taupes pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là? On m'avoit assuré, reprit elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux; si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie, mais elles ont cessé, je ne pour-

ſuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le ſupplice de ſon amant, & l'état où elle eſt contrainte de vivre, me vangent aſſez d'elle, & ma colere s'eſt éteinte lorſque mon amour s'eſt diſſipé. Ceci eſt pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il ſera aiſé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : Ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, eſt l'indigne objet que l'on m'a préferé. Mais Seigneur, dit Néadarné, puiſque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpetuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de ſang froid, reprit-il, il faudroit que vous ſçuſſiez avec quelle indignité j'ai été joué, & les tourmens affreux dont mon cœur

s'eſt

s'eſt vû la proye. Terminons de grace cette converſation, & n'empoiſonnez pas, en me rappellant un ſouvenir ſi fâcheux, le plaiſir dont votre vûë me pénétre.

Si ce plaiſir étoit auſſi vif que vous voulez que je le croye, répondit la Princeſſe, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un ſonge dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée; votre rival ne ſeroit plus un ennemi pour vous, & vous oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pû vous inſpirer de la tendreſſe.

Quelqu'un croira, ſans doute, à ce diſcours, que Néadarné ne faiſoit pas ce reproche au Génie ſans qu'un peu de paſſion ne s'en mêlât. Kiloho-ée a été prêt de le croire auſſi; cependant comme

me il faut se garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit avant que de prononcer sur une matiere délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse, que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation est vraisemblable, & le bonheur de trouver des conjectures aussi sensées, n'arrive pas à tous les Commentateurs. Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï, devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indifférentes.

Jonquille, qui étoit aussi vain qu'un

qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crût obligé. Ah belle Princesse! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous, la tendresse que j'ai euë pour un autre, personne du moins n'alterera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas, c'est ce qu'on ne sçait pas positivement.

Jonquille alloit, sans doute, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'el-

le

le avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour & de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par tout. Néadarné, qui avoit le cœur fort compatissant, fondoit en larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la douleur ne discontinuoit pas: Traître! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, & toute mon Isle? Finis la désolation publique; chante mes plaisirs,

plaiſirs, ou crain que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en Muſique.

Eh ne le grondez pas ! dit Néadarné, il m'a ſerré le cœur, je l'avouë, mais j'ai eu à pleurer un plaiſir inexprimable. A peine eut-elle ceſſé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air ſi guai, & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gayeté, il fut impoſſible aux Courtiſans du Génie de ſe contenir, & le reſpect qu'ils lui devoient, ne put les empêcher de former ſur le champ une contredanſe. Jonquille auroit bien voulu ſe fâcher ; mais entraîné par la force de la Muſique, il ſe leva, prêt à ſe mettre de la partie.

Néadarné charmée de le voir ſi ſenſible aux talents de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté, mais il reçut ſi mal cette propoſition, & parut s'offenſer ſi fort de ce qu'elle penſoit à ce Prince, quand elle auroit dû, à ce qu'il croyoit, ne penſer qu'à lui, qu'elle réſolut de ſe ſervir de la Pantoufle, puiſqu'on n'en pouvoit rien obtenir. On leva table, & après le caffé, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui propoſa une partie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'Opera. Écoutez, Cormoran, ajouta-t'il, ayez ſoin de tout, & ſongez à ſçavoir mieux votre rôle que vous ne fites la derniere fois. Cormoran partit. Il eſt donc bon pour l'Opera ? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie;

Génie ; s'il ne chantoit pas faux, ſi ſes tons n'étoient pas glapiſſants, s'il paroiſſoit moins fat ſur le Théâtre, & qu'il y minaudât moins, il ſeroit fort bon Acteur. En achevant ce diſcours, on ſe mit au jeu, & Néadarné faiſant, ou tenant perpetuellement va tout, ayant ſans ceſſe Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ſes jambes ſous la table, & Néadarné ne ſçachant à qui elles appartenoient, diſtraite comme une Princeſſe, s'en fit un couſſin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, ſur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais, qui ne ſçait que ce qui tire à conſéquence pour les particuliers, n'eſt

rien pour les perſonnes d'un rang élevé ? Une femme de condition ne fait-elle pas ſans riſque toute la journée des choſes qu'une autre qu'elle, n'oſeroit ſeulement jamais penſer. N'eſt-ce pas même, ce noble mépris des uſages qui la diſtingue plus que ſon rang ? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût ſur les jambes du Génie qu'étoient poſées les ſiennes, c'eſt qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de diſtractions : Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes eſperances, mais qu'importe ? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que ſeroit-ce donc ! ſi les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait

fait imaginer ſur leur compte ? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur perſonne ? Qu'on les regarde, c'eſt deſir. Qu'on ne les regarde point, c'eſt diſſimulation. Les femmes ſeroient bien malheureuſes, ſi elles penſoient, ou ſi elles ſentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croyent ridicules que quand ce ſont eux qui le ſont.

Jonquille, ainſi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux; plein de confiance, déja il alloit demander compte à la Princeſſe de la faveur qu'elle venoit de lui faire lorſque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer

l'Opera. Jonquille y conduiſit la Princeſſe toujours lui parlant de ſa flamme ; & elle, le laiſſant toujours faire, puiſqu'il étoit écrit par le deſtin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui impoſer ſilence.

CHA-

CHAPITRE VIII.

L'Opera.

IL ſeroit difficile de bien décrire l'Opera de l'Iſle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits ſe plaint de la ſéchereſſe de l'Auteur Japonois, qui, à ſon tour, médit du Chéchianien, ce qui ſuppoſe que ſans parler des autres Traducteurs, le François ſe plaint de tous les trois, & que le Public ſe plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu ſur des matieres ſtériles, ou d'avoir paſſé trop légérement ſur des objets intereſſans. Mais, à moins de manquer de

ſincerité, le Traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés, & s'il les imaginoit dans les circonſtances où ils pourroient être néceſſaires, ne ſe ſentiroient-ils pas du ſiécle où il vit, & pourroit-il, en ſe tranſportant même dans des tems auſſi éloignés que ſont ceux où ont vêcu ſes héros, rendre parfaitement des uſages dont il ne reſte plus aucune connoiſſance? N'eſt-il pas plus à propos qu'il en prive ſes Lecteurs, que de leur débiter des fables dont ils ſentiroient bien-tôt l'abſurdité? Le devoir d'un Traducteur fidele n'eſt autre choſe que de ſuivre litteralement ſon Auteur, ſi ce n'eſt que lorſqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraſer, le commenter, l'ajuſter; le Traducteur de ce Livre avouë franche-

ment

ment que n'entendant pas parfaitement ſon Auteur, il lui a prêté autant de ſottiſes pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il eſt devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obſcur, où il étoit clair; railleur, où il étoit moral; Galant, où il étoit Philoſophe, & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuſe, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puiſſe être, puiſque le Livre n'en ſeroit pas meilleur, & que cet aviliſſement ne le rendroit pas plus eſtimable.

Toutes ces raiſons, bonnes ou mauvaiſes, feront qu'on ne ſçaura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opera dont il eſt ici queſtion. A qui s'en prendre? Un Hiſtorien imagine quand il écrit,

crit, que la posterité sera au fait des usages qui régnent de son tems, & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne sçait que par des conjectures, encore très-hazardées, qu'elle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Sçavans, qui y employent, sans fruit, leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excusé, & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point :

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Isle Jonquille, vulgairement le

Poëme

Poëme d'un Opera étoit ridicule, qu'il consistoit en de vieilles Fables doucereusement r'habillées; qu'essentiellement le style en étoit fade, & la Poësie lâche; qu'il ne s'y agissoit, ni de conduite, ni d'interêt, que l'on y faisoit danser à tous propos, les gens du monde qui devoient danser le moins, que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines, & que plus d'un héros blessé à mort venoit sur le Théâtre faire son testament avec un accompagnement de fluttes: Qu'il y avoit des entrées de fleuves, & que le Dieu le plus grand, souvent descendoit des Cieux uniquement pour faire, ou pour dire une sotise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique & plaisoit, sur-tout par la décence qui y régnoit. Toutes les Actrices étoient

étoient Nymphes, & l'on en trouvoit, auſſi-bien dans les chœurs, que dans les rôles principaux. Inſtruites à jouer toutes ſortes de perſonnages, tantôt Veſtales, tantôt Prêtreſſes de Venus, paſſant de la garde du feu ſacré, aux doux myſteres d'Amathonte, Suivantes de la Vertu & de la Volupté, s'acquittant également bien en Public de l'un & de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on ſçavoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les ſecrets de leur art à tout le monde. L'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curioſité. Le caprice même ne pouvoit rien ſur elles, l'ambition ne les ſéduiſoit pas davantage, & il falloit

falloit qu'une divinité plus puiſſante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-ée nous a conſervées de ce ſpectacle, ſuffiſent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la ſageſſe & du déſintéreſſement qui ſont aujourd'hui l'unique caractere des nôtres, & combien les Poëmes de cette Iſle & leurs agrémens perdroient auprès de ceux que l'on admire à préſent. En cas qu'une ſi longue diſgreſſion fît perdre le fil de l'Hiſtoire, on rappellera ici que Néadarné alloit à l'Opera, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des diſcours dont ſa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit

avec

avec patience, autant par politesse, que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivez à l'Opera, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amusés, ni l'un, ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse.

Néadarné de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter, Devoit-elle refuser, ou non ? Retournera-t'elle auprès de son époux comme elle en est partie ? Mettra-t'elle en œuvre le secret de Moustache ? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propose ? Peut-elle le prendre

sans

ſans danger ? Ce Génie eſt aimable, & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime ; ſa tendreſſe eſt bien plus à craindre que ſa puiſſance ? Quel crime pour elle, ſi cédant enfin à la néceſſité, ſon cœur l'approuve, & s'y conforme ! on eſt ſi fragile ! elle ſe trouve dans une ſituation ſi délicate ! ce malheureux Prince, objet de toute ſon ardeur, languit abſent d'elle : Il gémit de penſer ſeulement à ce qui lui doit arriver. Peut-être ſoupçonnera-t'il ſon avanture ? Et ſi le ſecret de Mouſtache n'eſt pas bon ? Cependant il doit l'être ; le moyen ! qu'ayant beſoin d'elle, cette Fée voulût la tromper ? Qu'il ſe trouve bon, en eſt-elle moins coupable ? Mais, ce Prince, ſource de toutes ſes inquiétudes, ne s'eſt-il pas livré aveuglément

glément à la Fée Concombre ? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empressemens, & quoiqu'il ait été puni de son infidelité, en a-t'elle été moins commise ? Il l'a à son retour payée d'un songe ; n'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, si elle le lui rend, la croira-t'il ? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'est, osera-t'il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été ? Pourquoi a-t'il couché avec Concombre ?

Cette idée fut la derniere de la Princesse, & le souvenir de son injure, lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les femmes ! il est pourtant vrai au fonds, que tort, ou non,

non, cela revient ſouvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raiſonnement que la Princeſſe faiſoit en elle-même. Il avoit obſervé tous ſes mouvemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finiſſant de ſe rendre compte, l'avoit inſtruit de ſes dernieres diſpoſitions a ſon égard. Quoiqu'il eut fait ſemblant avec la Princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fonds par Concombre, qui en lui faiſant valoir la beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'avanture. Ce n'avoit été, ſans doute, que pour mieux pénétrer les ſentimens de Néadarné qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même

ſon Hiſtoire ; peu accoutumé à ſe prendre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux, malgré la répugnance de Néadarné ; mais depuis, ſon extrême beauté, ſa vertu & ſa modeſtie lui avoient donné des idées plus délicates. L'amour qu'elle avoit pour un autre ne ſervoit qu'à donner plus de vivacité au ſien. Il imaginoit un plaiſir extrême à chaſſer Tanzaï du cœur dont il étoit maître, & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, ſe diſoit-il, quel plaiſir ſeroit-ce pour moi que celui de poſſeder une beauté, qui, deſeſperée d'être entre mes bras, n'y pouſſeroit pas un ſoupir qui ne fût l'interprête de ſa douleur ; qui me reprocheroit mes empreſſemens ;

mens ; qui toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle se feroit, ne leveroit sur moi que des yeux, qui tout baignés de larmes qu'ils seroient, m'exprimeroient son indignation, & l'horreur qu'elle auroit pour moi. Ah ! quelle différence de devoir à ses soins des momens si tendres, d'être l'Auteur de sa félicité, de faire celle d'une beauté chérie, de jouir de ses transports, de son desordre, de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de se sentir serrer avec volupté dans ses bras, d'égarer son ame avec la sienne, de la voir, confonduë dans de si doux plaisirs, se perdre elle-même, & vous chercher encore, & de lire enfin dans ses yeux troublés, l'excès de sa sensibilité, & de son amour ? Ah

Néadarné ! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaisirs ? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites naître ! quoi ! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu sévere que vous opposez encore à ma flamme ; Jonquille ! l'heureux Jonquille !.... Ah ! il en mourroit de joye. Mais, adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmans, laissez-moi m'ennyvrer de la douceur d'en être regardé, hélas ! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence !

Pendant tout ce beau Monologue, Jonquille regardoit la Princesse, & la Princesse, en effet, ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit en cet instant un morceau de Musique

ſi tendre, que ſon cœur, déja diſpoſé, ne put y réſiſter. Le Génie lui prit la main, il la baiſa, mais avec une expreſſion ſi vive, que Néadarné touchée de tant d'amour, lui ſerra à moitié la ſienne. Ils étoient tous deux renverſés dans le fonds de la Loge, elle étoit peu éclairée, malheureuſement pour elle, un rideau de Gâze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha; le baiſer le plus enflammé, pris par lui ſur la bouche de Néadarné, la retira de ſon trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce deſordre dura, Jonquille preſſoit amoureuſement les lévres de la Princeſſe, & devint enfin ſi entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, ſe rejetta ſur le bord de

la

la Loge, & ramena ſa vertu de la plus dangereuſe occaſion où elle ſe fut jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de riſque à l'Opera !

Jonquille, au deſeſpoir d'un retour ſi peu attendu, reparut auprès de la Princeſſe, & tous deux ſi égarés, que ſa Cour ne pût s'empêcher d'en ſourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point, que ſi l'Opera ne fût venu à finir, elle auroit aſſurément quitté la place. Elle étoit ſi honteuſe de ce qui venoit de ſe paſſer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena, pour lui donner le plaiſir d'un feu d'Artifice ſuperbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel

quel eſt donc ton empire ? Si le plaiſir t'offenſe, ſi toi ſeule dois remplir une ame, ou chaſſe l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords !

TAN-

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE IX.

Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.

JOnquille étoit pourtant bien mal-adroit, ou bien hardi, de propoſer à la Princeſſe, après ce qui venoit d'arriver à

l'Opera, d'entrer dans un Boſquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y entra. Elle fut choquée, à la vérité, de trouver ce Boſquet extrêmement ſombre, pendant que le reſte des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduiſez, eſt-il ſi obſcur ? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il ; je n'en ſçais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, Princeſſe, dit-il, c'eſt une experience de Phyſique. Elle n'inſiſta plus, ne ſçachant s'il diſoit vrai, ou non ; mais elle réſolut de le punir de ſa témerité, en cas qu'il voulût abuſer de l'obſcurité du lieu où ils ſe trouvoient

voient tous deux. Je ſerai bien aiſe, ſe diſoit-elle, de lui faire voir combien il ſe trompe, s'il croit me trouver ſenſible. Il verra que tout aimable qu'il eſt, ma vertu vaut bien ſes agrémens; elle étoit encore à prendre cette réſolution, lorſque Jonquille la pria de s'aſſeoir ſur un lit de Gâzon & de fleurs, qui étoit la ſeule commodité que l'on eut dans ce Boſquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en ſoupirant, ſe mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille dans une émotion qu'il n'avoit jamais ſentie, ne ſçut d'abord que lui dire. L'amour eſt violent quand il inſpire le reſpect, mais pour les plaiſirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'eſt l'amour du monde le moins à deſirer. Jamais il ne de-

vine, ni ne saisit l'instant, toujours tendre & embarrassant, il fait des protestations de délicatesse, où peut-être il ne seroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une passion désintéressée ? Exhortera-t'elle à la perdre, ou à demander une récompense, quand de soi-même l'on s'en détache ? Jonquille n'ignoroit rien de tout cela, & si Néadarné étoit entrée dans le Bosquet avec l'air qu'il lui avoit vû à la fin de l'Opera, il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réfléxions ; sa physionomie étoit redevenu austere & imposante, & il craignoit qu'en voulant la presser trop, elle ne s'armât d'une séverité dont elle auroit d'autant plus de peine à

se

ſe dépouiller, qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute ſa retenuë, il avoit ſaiſi la main de Néadarné, il ſoupiroit, & la Princeſſe impatientée de ſe ſentir toujours la main ſerrée, prit ſon texte là-deſſus pour ouvrir la converſation. Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarraſſe, & je ſuis gênée de vous la voir tenir. Ah Princeſſe! s'écria-t'il, m'enviez-vous cette ſatisfaction? Elle n'eſt rien pour vous, c'eſt tout pour moi: ſi vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuſer à mon reſpect? Il eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautez trouvoient inſenſible! moi qui aurois cru les honorer en daignant les regarder! ſoumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus vio-

lent, je n'oſe pas même eſperer la plus légere faveur. Ce n'eſt pas encore, aſſez pour vous de m'accabler de votre indifférence, vous me haïſſez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit ſon repos. Pourquoi a-t'il vû vos funeſtes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une paſſion, qui, toute malheureuſe qu'elle eſt, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'eſt point un ennemi qui vous parle, c'eſt l'amant le plus tendre & le plus paſſionné, qui tout entier à vous, malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ſes jours, ceux qu'il a paſſés ſans vous adorer. Eſt-ce moi, cruelle! que vous devriez haïr? Ah

Ah je ne vous hais pas ! S'écria Néadarné d'un ton attendri, mais puis-je vous aimer ? Ce cœur que vous me demandez, eſt-il à moi ? Peut-il oublier celui à qui il s'eſt donné ? Son image, cette image ſi charmante ! en peut-elle être effacée ? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre généroſité, détruiſez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuſe ſoumiſſion à laquelle vous voulez que je m'abaiſſe : à ce prix je reconnois que vous m'aimez. Ce n'eſt pas, je le ſens bien, un effort ordinaire, que celui que je vous propoſe, mais à qui pour une ſi belle action, puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous ſoupirez, ah ! mes prieres ne peuvent rien ſur vous.

Oui, Princeſſe, je ſoupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis, après ce que je viens d'entendre. Ce n'eſt cependant pas mon malheur qui m'arrache ces ſoupirs, c'eſt l'impoſſibilité où je ſuis de faire ce que vous deſirez. Mon pouvoir, ſans bornes en toute autre occaſion, a dans celle-ci des limites qui me deſeſperent. Ne croyez pas que ce ſoit mon amour intereſſé qui me dicte ce refus; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus ſacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, ſans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque choſe qu'il m'en coûtât, vous ſeriez ſatisfaite. Le Génie prononça ces paroles d'un ton ſi pénétré, que Néadarné ne put douter

douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princeſſe de ſa bouche, elle ſe l'étoit ſenti mouiller de larmes, & ces témoignages de la ſincerité & de l'amour du Génie l'attendriſſant, elle ſoupira, & ſes réſolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient ſinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obſtiner à toucher un cœur déja prévenu, & au point, que malgré l'attendriſſement que vous lui inſpirez, la paſſion dont il eſt rempli, n'en eſt pas un moment diſtraite? Je crois pourtant pouvoir vous avouer ſans crime, que ſans cette premiere flamme, il auroit peut-être été touché

touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, & dans ce séjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opera, ou qu'elle croyoit que pourvû qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus, quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le destin révoquera cet Arrêt qui vous paroît si funeste, je n'ose m'en flatter. Mais j'y employerai tous mes soins. Je ne ferai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui

qui m'égale en puiſſance, & qui partage mes fonctions, ſera choiſi, ſans doute, pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous ſentirez peut-être, moins de répugnance pour lui, que pour moi. Ah Jonquille! s'écria la Princeſſe, qu'avec un autre que vous, ma guériſon ſeroit impoſſible!

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pû entendre de ſi douces paroles ſans remercier la perſonne qui les lui adreſſoit; auſſi Néadarné, qui les lui avoit dites ſans penſer que cela tireroit à conſéquence, fut très-étonnée lorſque Jonquille la preſſant tendrement entre ſes bras, plus vif qu'il n'avoit été reſpectueux, voulut ſe livrer à toute ſon ardeur. Cette ſituation étoit d'autant plus embarraſſante

raſſante pour la Princeſſe, qu'elle étoit dans cet inſtant extrêmément touchée, & de la tendreſſe du Génie, & des ſentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'eſt ſi dangereux pour les femmes qui ſont nées avec un cœur ſenſible, que cet état d'attendriſſement où Néadarné ſe trouvoit alors. Le malheureux, qui dans ce moment oſe les preſſer, arrache quelquefois autant de leur compaſſion, que leur amant obtient de leur tendreſſe. Le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſçait encore, ſi ce qu'alors elles appellent pitié, n'eſt point amour? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoître bien la nature du mouvement qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconve-

convenient, ſon ame n'eſt pas capable d'une ſi tendre impreſſion, il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible. Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne ſçavoit plus que dire à Jonquille; l'irréſolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie ſentit par la vive réſiſtance de Néadarné, qu'en vain il prétendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertueuſe! c'eſt bien pis encore avec celles qui font ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs, il n'oſoit plus s'approcher d'elle; Concombre atten-

attentive à tout ce qui ſe paſſoit, inviſible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché ſon impertinente timidité, profite, lui dit-elle, du ſecours que je vais te donner. Acheve ma vengeance & tes plaiſirs. Prend garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la figure d'une groſſe Araignée, elle ſe gliſſa ſous la robbe de la Princeſſe. Néadarné ne la ſentit pas plutôt, qu'elle pouſſa des cris horribles. Ah Seigneur! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée! Ah! ſecourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t'elle à demi évanouïe. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de ſottiſe que de ſentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, ſçachant le che-

min

min que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards, des beautez plus parfaites encore qu'il n'avoit pû les imaginer, des beautez qui perdroient tout à être décrites, le fussent-elles par l'amour même ! Le plaisir que cette vûë lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eut été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse, qui, encore évanouïe, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déja l'enchantement de Néadarné étoit à demi dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit euë de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit, lorsqu'elle

lorſqu'elle vit Jonquille entre ſes bras ; il ne s'étoit pas préparé à un retour ſi prompt, & ce fut ſans peine qu'elle ſe déroba à ſes emportemens. D'autant plus malheureuſe en cela, qu'un inſtant plus tard, elle étoit deſenchantée ſans offenſer ſa vertu, & qu'elle n'eut pas un aſſez grand uſage du monde pour faire durer ſon évanouiſſement autant qu'il auroit été néceſſaire.

Ah traître ! dit-elle à Jonquille, ſont-ce-là les effets de cette délicateſſe que tu m'avois tant vantée ? La confuſion du Génie ne lui laiſſa pas la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorſqu'elle voulut ſortir du Boſquet. Il ne fut pas plus prompt à réſoudre s'il devoit lui laiſſer le tems de ſe calmer, ou s'il devoit la rejoindre ;

il

il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit Néadarné peu loin du Bosquet, appuyée contre une statuë, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eût apperçu, & les embrassant d'une façon, tout à la fois timide & suppliante; voici le coupable, dit-il: Divine Princesse, votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide! s'écria-t'elle, laissez-moi, je ne dois plus, je ne veux plus, ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répeta-t'il, je suis coupable, je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, personne n'auroit pû s'empêcher de l'être, mais je ne sens que trop que ma

juſtification ſeroit inutile, & qu'il eſt tems que je vous délivre d'un objet odieux ; je parts, mais daignez plaindre quelquefois le ſort de l'amant le plus tendre. Il vous auroit moins offenſée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille, en effet, diſparut. Néadarné, enflammée de colere, ne voulut pas le retenir, & reſta appuyée contre la ſtatuë ; elle croyoit que ſa haine ne pouvoit pas finir ; mais voyant après une demi-heure que le Génie ne reparoiſſoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle ſongea au but de ſon voyage, & en maudiſſant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la néceſſité. Prince ! s'écria-t'elle, cher époux ! objet unique de toute ma tendreſſe ! tu me fais

ſans

sans doute, à présent l'injustice de penser, que plongée dans les plaisirs les plus vifs, infidelle à ton souvenir & à notre amour, si dans les bras d'un autre, je me rappelle ton idée, ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi seul me réduis dans l'état le plus affreux ! ah cher Prince ! reçois mes soupirs, hélas ! je n'en ai encore poussé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t'elle par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je ? Il est coupable, mais l'est-il tant, & dans l'état où je me suis mise avec lui, pouvoit-il se contenir ? C'est ma peur que j'en dois accuser, peur si vive ! que malgré ce qu'elle

vient de me cauſer, la premiere Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne ſeroit-ce pas aſſez pour vous retrouver que je vous deſiraſſe ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles ſi preſſantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, pouſſa un cri de ſurpriſe ; il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit paſſé ; en perſonne noble, elle lui accorda ſa grace, & ils reprirent tous deux le chemin du Palais, ſans que Jonquille oſât lever les yeux ſur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occaſion ont donné plus de tort à Néadarné qu'à Jonquille, ils trouvoient qu'elle avoit autoriſé l'inſolence du Génie, en le mettant

tant à une épreuve à laquelle il n'y a perſonne qui n'eût ſuccombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné ſi déciſivement, il faudroit faire juger la choſe par une belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées, & qu'elle dît de bonne foi, ſi, en pareil cas, elle auroit pris l'animal, ou ſi ayant ſon amant auprès d'elle, au reſte amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

CHA-

CHAPITRE X.

Qui prépare à de grandes choses.

LA modestie de Néadarné & la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage, d'autant plus sot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons sont ridicules, où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réfléxion toute simple : ou elle vouloit être desenchantée ; ou elle ne le vouloit pas ? Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher

chercher Jonquille, & puiſqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicateſſe, dira-t'on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis, ce Jonquille qu'on lui propoſe pour une choſe de cette nature, eſt un homme qu'elle n'a jamais vû. Paſſe encore ſi c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu ; d'ailleurs, il veut du ſentiment ; c'eſt le cœur qu'il attaque, & d'une affaire paſſagere, il en veut faire une réglée : On ne peut pas s'en ſauver à moins, & quand même on voudroit ſe rendre, doit-on ſe rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, & cela, par des raiſons qu'on trouveroit ici, n'étoit

n'étoit qu'elles ſont déja dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille, qui devinoit, à peu près les mouvemens qui agitoient la Princeſſe, ennuyé d'une ſi longue réſiſtance, & ne doutant pas, que plus il lui marqueroit d'empreſſement, plus elle s'armeroit de ſéverité, réſolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la néceſſité inſpirât à Néadarné une réſolution conforme au bien de ſes affaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna ſur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princeſſe dans l'avanture du Boſquet, avoient augmenté ſes deſirs, mais plus ils étoient ardents, plus il crut que pour les ſatisfaire, il devoit les diſſimuler. Il connoiſſoit le cœur, & il étoit ſûr qu'en

bleſſant

bleſſant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ſes excuſes un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il ſe juſtifie, & en jurant à Néadarné un reſpect éternel, il mit dans ſes proteſtations une ſorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparamment trouvé des raiſons pour être plus retenu. Cette réfléxion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec ſéchereſſe, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas; & lui, ſans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans ſon appartement, & ſortit d'un air ſi détaché, que pour le coup, elle s'abandonna à ſon in-

dignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eut été outrée contre le Génie, de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle se rappelloit ses transports avant l'Araignée, & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée; les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel! se disoit-elle, être mépriſée à ce point! Voir tant de desirs s'évanouïr, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Tanzaï me louoit tant! Seroit-il possible qu'il ne s'y connût pas, & n'est-ce donc uniquement

ment qu'à ſon amour, que j'ai dû ſes éloges? Mais que m'importe après tout le dégoût que j'inſpire au Génie? Ne ſuis-je pas trop heureuſe de ne lui plaire plus? Sans doute, c'eſt l'unique moyen de ne point offenſer mon époux. Ah Mouſtache! Mouſtache! que vous vous trompiez, quand vous croyiez que ce Génie ſeroit ſi dangereux pour moi, & que votre ſecret me ſera ici de peu d'uſage!

Elle rêvoit encore profondément, lorſque Jonquille rentra; il avoit fait de ſon côté des réflexions nouvelles; il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la Princeſſe, & qu'en lui laiſſant croire plus long-tems qu'il étoit refroidi, elle prendroit de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il

étoit certain du moins de n'être pas haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions, & il n'étoit pas encore assez bien dans le cœur de Néadarné pour pouvoir sans risque pousser loin ce manége. Il n'appartient qu'aux amans favorisés d'avoir des façons méprisantes; & d'ailleurs, il commençoit à être sûr de sa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit, il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux, Néadarné ne résisteroit pas tant, que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes, & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois dans une situation hazardée, n'est presque plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette. Jonquille aborda donc la Princesse

avec

avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de paſſion, & malgré la vertu qui l'obſédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ſes conjectures. Je ne vous fais point d'excuſes, lui dit-il, de vous avoir quittée ; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai penſé, répondit-elle, que vous aviez vos raiſons pour le faire. Ah que vous me juſtifiez aiſément, Madame ! reprit-il. Eh quoi ! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvaſſe coupable quand vous ne l'êtes pas ? Cela ſeroit injuſte. Oui je le voudrois, reprit-il ; une injuſtice de cette nature, me prouveroit de la ſenſibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir beſoin de vous cher-

cher des crimes, & si pour vous satisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela, répondit Jonquille, je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois, ce n'est pas que je n'aye eu tort, mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir, & qu'à mon sens, je serois bien plus coupable envers vous, si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être respectueux ! continua-t'il, que de graces ! que de charmes ! non, il n'est rien qui vous égale ! Finissez vos éloges, dit-elle en rougissant, laissez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner, tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais, est-il bien vrai, reprit

prit Jonquille, que votre rigueur ſubſiſte encore ? Si je ne puis me flatter d'un ſort plus doux, que vous me rendrez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, ſi je dois toujours être l'objet de votre haine, ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le ſouvenir ; toujours occupé d'un moment qui auroit été ſi doux pour moi, ſi vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaiſirs dont il me combla, je me plaindrai ſans ceſſe de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en ſoûriant, ne vous exagerez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à deſirer. Je ne m'exagere rien, Princeſſe, répondit vivement Jonquille,

& mon imagination, ſans doute, eſt bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire; au nom des Dieux, conſentez-y. Non aſſurément, dit-elle. Eh bien, continua-t'il, permettez-moi d'agir ſans votre conſentement. Ce ſeroit bien pis, reprit-elle; ſi cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoiſſance, & du moins je voudrois.... Mais de quoi vais-je m'inquiéter? Il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en ſerez moins ingrat. Moi ingrat! s'écria-t'il, ah Madame! ſi vous ſçaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement, que voulez-vous que je vous donne? Que

Que tout ce que le deſtin veut que vous me donniez, reprit-il, me ſoit donné par vous, & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous ſeule. Eh bien.... Nous verrons, repartit-elle, embarraſſée de cette converſation, mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néadarné, en finiſſant ces paroles, alla prendre un Luth qu'elle vit dans le ſallon, & réſolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de ſon côté ſe prépara à l'écouter, content de l'avoir raſſurée ſur ſes charmes, & ſûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pû l'entretenir de l'affaire du Boſquet, ſans qu'elle s'en fût fâchée.

fâchée. Néadarnée commença donc à pincer le Luth ; mais ſi tendrement, & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir ſon ardeur, & que Cormoran enchanté de la Princeſſe, fut obligé d'avouer que ſa Vielle & ſon Tympanon étoient bien au-deſſous du Luth, quand cet inſtrument étoit touché avec autant de préciſion, de brillant & de délicateſſe.

Le ſouper vint interrompre ces plaiſirs, & en fournir d'une autre eſpece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran ſe mît à table, & le Génie, pour plaire à ſa divinité, le permit. Cormoran qui avoit beaucoup d'eſprit, quoiqu'il l'eût ſinguliére-

ment

ment tourné, fut très-amusant. Néadarné, qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très-bien dans le même genre, & Jonquille prenant le même ton, ils pousserent si loin le rafinement des expressions, & la singularité des idées, qu'à la moitié du repas, aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper, il finit; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son appartement; & en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flamme.

CHA-

CHAPITRE XI.

Distraction de la Princesse.

NEadarné frissonna en entrant dans cette Chambre fatale ; il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelquefois,

fois, elle penſoit qu'elle devoit s'abandonner à ſa ſituation, puiſque rien ne pouvoit l'en ſauver, mais la vertu reprenant le deſſus, lui faiſoit rejetter cette idée; ſouvent auſſi, elle s'y abandonnoit avec plaiſir.

Quand cela m'arriveroit, ſe diſoit-elle, qui en inſtruira mon époux? Le ſecret de Mouſtache ne me met-il pas à l'abri de ſes ſoupçons? Mais, quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je me le dérober, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime! ai-je cherché à le commettre? N'eſt-ce pas un oracle qui m'envoye dans ces lieux? En proye aux deſirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée ſans partager ſes tranſports; & quand même je les partagerois, ſeroit-

ce

ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvemens de la nature, ſa ſenſibilité eſt-elle mon ouvrage ? Si l'ame devoit être indépendante des ſentimens du corps, pourquoi n'a-t'on pas diſtingué leurs fonctions ? Pourquoi les reſſorts de l'un ſont-ils les reſſorts de l'autre ? Ah ſans doute ! Cette bizarrerie n'eſt pas de la nature, & nous ne devons qu'à des préjugés, ces diſtinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, ſoumiſes à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere qui nous fait appercevoir le bien, ou le mal, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous guider ? Quel avantage eſt-ce pour moi que ce diſcernement qu'elle me procure, ſi me laiſſant toujours en liberté de choiſir,

ſir, ſon impulſion ne me détermine pas ? & ſi ce choix eſt en ma puiſſance, pourquoi m'oblige-t'on aux remords ? Non, les Dieux ne ſont pas aſſez injuſtes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre : Puiſqu'ils ſont les auteurs de la nature, ils connoiſſent, ſans doute, ſon pouvoir ; c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin ; cette force interieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors ſe ſeroient confondus avec nos mouvemens ; cette tyrannie ſalutaire nous auroit rendu plus parfaits, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant, que nous ne fuſſions trop près d'eux, ou ont-ils voulu ſe réſerver le plaiſir barbare de nous demander compte des défauts

défauts dont ils ont accompagné notre exiſtence ? Mais que dis-je ? Malheureuſe ! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avoient pas ſoutenuë, auroit-il encore à deſirer ? L'amour que je me ſens pour Tanzaï, tout fort qu'il eſt, ne me jetteroit pas dans un ſi grand deſordre. Ah ! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons ; ſi nous étions attentifs à cette voix ſecrette qui nous parle, ſi nous ne la faiſions pas taire, nos mouvemens ſe décideroient tout d'un coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, ſi cette voix étoit moins puiſſante. Mais, après tout, que m'importe ce Génie ? Quand je céderois à ſes deſirs, ne puis-je pas toujours, occupée de mon époux,

ne

ne m'entretenir que de ſa tendreſſe ? Eh ! l'ame ne s'égare-t'elle pas ? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce Boſquet, près de ſuccomber ? Voyois-je Jonquille ? Penſois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perduë moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me ſuis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t'il pas coûté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'eſt emparée de mes ſens, ces mouvemens confus ne me diſent-ils pas tout ce que j'ai à craindre ? Et qui combats-je ici ? Le plus aimable des Génies ! ah ! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux ſur ſon mérite ; que ſeroit-ce pour moi qu'un plaiſir qui me coûteroit tant de larmes, & qu'eſt-il auprès de cette ſatisfac-

tion ſi pure, qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher?

Pendant que Néadarné faiſoit ces réflexions, ou d'autres ſemblables, ſes femmes l'avoient deshabillée; il ne lui reſtoit plus qu'une robe légere qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorſqu'elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer. On lui repreſenta reſpectueuſement qu'il falloit qu'elle ſe couchât, elle répondit, en ſe jettant ſur un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher, & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirerent. Elles étoient à peine ſorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de ſa chambre. Elle ſe croyoit bien en ſûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin

min de ſon canapé, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle, celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle ſe voyoit dans un état où il lui ſeroit difficile de ſe défendre contre lui, & qu'elle ſe doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, perſonne ne viendroit la ſecourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit ſur ſon canapé, toujours des précautions contre moi? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me perſécuter? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous ſçavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zéle. Ce zéle, repliqua-t'elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour

pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il, je pourrois vous répeter que pour vos interêts même, vous devriez me montrer moins de rigueur, mais vous les conſultez ſi peu, que, ſans doute, vous ne m'en croiriez pas. Jouiſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſéverité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant ſi fidelle, s'applaudiſſe de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, ſi jamais le bonheur de ſa deſtinée le ramene entre les bras de Concombre. (Ici la Princeſſe devint fort attentive, & fronça un peu le ſourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne,

témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi, je vous eusse traitée comme une femme ordinaire ? Mais non, dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois surmonté cette fierté si farouche si je l'avois moins ménagée ? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible ; je crois qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance, & ce procedé, dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée, vous révolte. Ah Princesse ! ajouta-t'il en s'asseyant sur le canapé, je méritois de vous moins d'injustice, & plus de com-

complaisance. (En cet endroit, Néadarné commença à rêver.) J'ose dire, que si vous aviez pû être touchée de quelque chose, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude; ce n'est pas, continua-t'il, en posant doucement sa main sur la jambe de la Princesse, ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompense, mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduite; il ne me sera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. (Alors la Princesse le regarda assez long-tems, rebaissa les yeux, soupira assez tristement, & Jonquille s'avança sur le

le canapé, & lui prenant la main, pourſuivit ainſi ſon diſcours :) ſi vous me haïſſiez moins, vous ne vous verriez pas ſans horreur obligée de recourir aux ſoins d'un autre, qui, moins ſenſible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je ne me ſouhaite pas même cette conſolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce diſcours ſi tendre, Néadarné ſerra la main de Jonquille, qui tenoit la ſienne, & le Génie avançant à diverſes repriſes celle qu'il avoit d'abord poſée ſur la jambe de la Princeſſe, en fit uſage aſſez indiſcretement pour qu'elle s'en fût offenſée, ſi elle n'avoit été plongée en cet inſtant dans la plus profonde rêverie. Ah Princeſſe, dit-il d'une voix

voix entre-coupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme ! Mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité ; mais cette bouche si charmante, ajouta-t'il en la baisant avec ardeur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siége de Néadarné, si bien, & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement à la derniere, mais le Génie avoit si bien pris ses

ſes meſures que quelques fuſſent les efforts de Néadarné, ils ne lui ſervirent à rien. A peine ſe fut-elle apperçûë qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille dans les termes les plus ſupplians de ne pas pouſſer plus loin ſes entrepriſes; mais le Génie, auſſi diſtrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ſes prieres que par de plus grands efforts: Elle recommença ſa réſiſtance, mais elle éprouva pour lors que ſi la vertu peut toujours combattre, elle n'eſt pas toujours ſûre de vaincre. Les obſtacles que le Génie oppoſoit à ſa fuite, & ſes tranſports, exciterent enfin ſa fureur. Barbare! s'écria-t'elle, ah traî...! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être deſen-

chantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement.

L'affront qu'elle essuyoit, & sa résistance l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba, en même tems, le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille! le victorieux Jonquille! loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenuë la proye de ses desirs, il attachoit sur elle ses regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés,

nés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le desordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés, elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes, & donna de nouvelles forces à son indignation; elle se releva avec fureur, & courant aux portes pour sortir, son désespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monstre! s'écria-t'elle, monstre indigne du jour! ose-tu

t'offrir encore à mes regards ? Oſe-tu me retenir ?.... Pour bien exprimer la colere de la Princeſſe, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation : On laiſſe donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuiſa ; il l'avoit prévû, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il, quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zéle, & vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à ſes effets ? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce deſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire ! Ah traître ! s'écria-t'elle, plût aux Dieux que je fuſſe encore à le ſouhaiter ! Si vous

vous n'avez que cette raiſon pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : Quelque choſe que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & ſans un conſentement formel de votre part, vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule, le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi, comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre ; mais il vous eſt aiſé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'eſt point faux. Je ne prétends, au reſte, vous aſſujettir à rien ; maîtreſſe de reſter,

ou de partir ; si je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne sçait comment, reconnut qu'en effet, son desenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache, puisqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le composoient, & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre ; lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la Chambre. Seigneur, lui dit il,

dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos, mais deux Dames que la Princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux, elles implorent ton secours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes si prompts, que j'ai crû devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez, Topâze, dit le Génie, sortez; & vous, Princesse, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous? C'est à vous à vous décider, & à seconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topâze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t'il, la seule qui vous occupe? Elle soûrit. Jonquille, content

de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais, & dans l'inſtant, la vertu & le ſcrupule bannis tous deux d'auprès d'elle, céderent en ſoupirant leur place aux plaiſirs.

CHA-

CHAPITRE XII.

Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'Il eſt flatteur de triompher d'une beauté ſévere, il faut avouer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſçavent qu'il faut céder, elles n'ayent point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de réſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils men-

mentent. Souvent ils se vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablé de mépris; heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à soupirer: quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal; je dis plus mal, car Jonquille auroit eu moins de plaisir, si Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le sçait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement, mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, & à qui les toutes délicatesses de Jonquille en faisoit sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise, ce Génie

étoit

étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint. Passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit. Une chose de cette nature vaut au moins une politesse, encore est-il des occurrences où il est plus poli & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être, & il n'est pas décent d'obliger une belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voye. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle, & la Princesse sur le champ ne manqua pas de le prier de n'en rien faire; il se révolta à ce refus injuste, & s'avisant enfin de ses bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, fut en imposa

si

ſi bien, qu'elle n'oſa plus rien dire. Il ſe hazarda alors à lui donner de ces noms tendres en uſage parmi les gens qui ſont parfaitement bien enſemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offenſa-t'elle pas qu'il les lui donnât. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ſes bras, l'y ſerra voluptueuſement, & par des careſſes faites à propos, lui donna inſenſiblement une idée aſſez vive du plaiſir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre choſe. L'amoureux Jonquille, enfin payé de ſa délicateſſe, reçut autant qu'il donnoit, & vit ſa Princeſſe ennyvrée de volupté, ſe prêter de bonne grace aux ſoins qu'il prenoit pour ſon deſenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, &

& pour le prévenir, il crut ne devoir pas laiſſer à la Princeſſe le tems de la réfléxion, & s'épargner les intervalles. Cette ruſe fit ſon effet, & une fantaiſie de Néadarné en rendit le ſuccès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille reſſembloit à Tanzaï, & en s'étonnant fort en elle-même que cette reſſemblance ne l'eut pas frappée plutôt, elle ſe livra à ſon erreur, & par amour pour le Prince, ne laiſſa rien à deſirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, careſſes tendres, ſoupirs enflammés, tranſports voluptueux, abandon de ſoi-même, rien ne lui manqua. Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir faſciné les yeux de la Princeſſe, un tems conſiderable, qu'il laiſſât repoſer le charme. Néadarné

ſentir

sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui vînt des idées tristes ; son desenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille, c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidelité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit euës pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, que de lui avoir fait ressembler Jonquille ? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache : Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver ? déterminée à sçavoir

voir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses ; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut pendant long-tems qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit pensé Jonquille ? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit, & si elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser, & l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit

vit si à propos, que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse, plus il s'empressa d'y remedier. Néadarné, qui, quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zéle de sa part, ne sçavoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï. Il étoit singulier qu'elle fît cette derniere réfléxion, mais les femmes sont délicates, & Néadarné, qui croyoit avoir fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit

donnoit de plus ; elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon, mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répeter autant de fois qu'on le vouloit, & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup, elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de

ce miracle, & le rejetta entierement sur lui. Quelque flatteur que fut ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que fut la Princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle. La nuit cependant s'avançoit, & la Princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à desirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran; elle ne sçavoit comment s'y prendre pour le delivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, & il lui paroissoit impossible de se servir de la Pantoufle tant qu'il seroit éveillé. Sci-

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je parts, je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit, j'ose attendre de votre complaisance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaisance que vous me demandez; je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir.... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur! vous ne l'espérez point! & je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, & que nous avions été

assez bien ensemble ici ; pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même, que, de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici, je ne suis point criminelle ; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux, mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout, j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance,

vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne puſſe vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendreſſe, toutes les faveurs que vous réſervez à Tanzaï. Maître de prendre ſa figure, c'eſt ſous ſes traits que vous me verrez, & vous ne ſçaurez jamais ſi c'eſt à lui, ou à moi que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux! quel ſupplice! s'écria la Princeſſe.

Elle ſe ſeroit ſans doute affligée beaucoup, ſi le Génie la voyant dans de ſi triſtes diſpoſitions, ne ſe fût crû dans l'obligation de les diſſiper. Néadarné laſſée de ſes tranſports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de ſon amour pour Tanzaï, il fallut encore qu'elle le fût de ſes égards

TAYLOR INST. OXFORD

égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, & sans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret ; une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit ennuier la Pantoufle ; le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer ; elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond ; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçût pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit

apportés

apportés dans l'Isle. L'amoureux Génie qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour rendre superbes, & dignes de la beauté qu'il en paroît, ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus. Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne put refuser à Jonquille, l'estime que méritoient ses procedés. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considera long-tems, sa beauté l'émût. Adieu, lui dit-elle en soupirant, adieu aimable Génie, puissent

tes

tes jours éternels couler dans les plaiſirs ! puiſſe-tu perdre à jamais le ſouvenir de la triſte Néadarné ! puiſſe-t'elle elle-même t'oublier ! elle ſe ſeroit cru trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenuë, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu, elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon repos ! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, & s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis long-tems.

LA Princeſſe, armée de la Pantoufle, traverſa, ſans être vûë, tous les Appartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé; elle craignit comme elle n'avoit pas pû avertir Cormoran de ſon deſſein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en s'éveillant, ne dérangeât toutes ſes meſures : Heureuſement, elle n'alla pas loin. Cormoran que ſes malheurs rendoient inquiet,

de s'abandonner au ſommeil, revoit triſtement ſur la terraſſe : Elle ſe découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, ſortez de votre eſclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princeſſe ! s'écria Cormoran, ſeroit-il poſſible que Mouſtache penſât encore à moi ? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle : Oui, ſon cœur prévenu pour vous de la paſſion la plus vive, ſouffre autant éloigné de vous, que vous ſouffrez abſent d'elle. Eſt-elle toujours Taupe ? demanda-t'il : Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eut en ſa puiſſance ! Échappés tous deux à ſon courroux, repliqua-t'elle, venez jouir d'un ſort plus heureux, & lui rendre cette figure char-

charmante qui vous inſpiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oui, reprit Cormoran, mais il ne m'a pas été poſſible, depuis dix ans que je la poſſede, de la regarder une ſeule fois; occupé ſans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaiſirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiſer, ou je n'ai oſé le faire, de peur que le Génie, me ſçachant poſſeſſeur de ce tréſor, ne me le ravît encore. En connoiſſez-vous la vertu? Demanda Néadarné. Non, reprit-il, & quelle eſt-elle? De vous rendre inviſible. Ah que ne l'ai-je ſçû plutôt! s'écria-t'il, que cette connoiſſance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être auſſi, dit-elle, que plutôt, elle ne vous auroit ſervi à rien. L'intention des Dieux

étoit ſans doute que vous fuſſiez malheureux dix ans, & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté : Mais, finiſſons ces diſcours, craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille, prenez votre Pantoufle, & ſuivez-moi. Ce n'eſt donc pas lui qui finit mes peines ? Demanda-t'il : Non, reprit la Princeſſe, en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie ? Paix, répondit-elle, que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiſcretion ne vous échappe, & s'il en eſt beſoin, ſoutenez que je n'ai vû le Génie qu'une minute, & encore devant vous ; autrement, vous me perdriez ; vous ſçaurez un jour les raiſons qui doivent

doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, Princesse, dit-il, je vous jure une fidelité inviolable.

Alors il tira la Pantoufle de sa poche, & suivant la Princesse, ils passerent devant les Gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçût ; ils parvinrent au Port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le Palais, prirent une des Barques de Jonquille, & quitterent l'Isle, non sans que Néadarné ne regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du Palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permît cette légere satisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui, que de le quitter avec

que regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit paſſé entr'eux, & ne pouvoit raiſonnablement le regarder que comme ſon liberateur. Toutes ces idées s'effacerent de ſon eſprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ſes gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre, elle fit monter Cormoran avec elle dans ſon Palanquin, & reprit le chemin de la Ville Bleuë, en s'occupant ſeulement du plaiſir de revoir Tanzaï. Elle n'étoit plus inquiete ſur le ſecret de Mouſtache; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laiſſoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé.

Avant même de ſortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les ſe-

cou-

courables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleuë ſans émotion. La néceſſité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que, malgré ſes diſcours, il ne découvrît la vérité de l'avanture, ou que Jonquille ne fût indiſcret ; la honte dont en elle-même, elle ſe ſentoit couverte, excitoient dans ſon cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaiſir d'être réunie à ſon époux : Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle craignoit ſa préſence.

Tanzaï, malgré l'eſprit de Mouſtache, & les conſolations qu'elle lui avoit apportées, avoit penſé mourir de chagrin. Quoi ! diſoit-il à la Fée, j'ai pû conſentir qu'elle allât rrouver Jonquille ; il manquoit à mes maux de

faire moi-même mon deshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à ſon retour ? Hélas ! en cet inſtant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour, & mon deſeſpoir. Pour vous oublier, dit Mouſtache, je ſuis bien ſûre que non, & je répondrois bien que ſi, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, ſa vertu n'en aura pas été offenſée. Oh, ſans doute ! reprenoit-il, on ſe ſouvient beaucoup de ſa vertu, & il dépend d'une femme de l'avoir préſente à ſon idée dans ce moment-là ! En ce cas, repartoit Mouſtache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princeſſe : Et ſi par hazard elle revient de l'Iſle, telle qu'elle eſt partie, laide & inutile, de quel

œil

œil là reverrez-vous ? Je n'en ſçais rien, dit Tanzaï, vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là ; vous raiſonnez les paſſions avec une exactitude impatientante, & pourvû que vous faſſiez un beau & long diſcours, le reſte vous eſt de rien. Je hais auſſi de vous voir injuſte, reprit Mouſtache, & je voudrois que vous fuſſiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu plus ſur ma puiſſance, & que les ſoins de Barbacela pour vous, vous raſſurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter ſur votre protection ou ſur la ſienne, je puis garder mes inquiétudes, & à juger de ſes ſoins pour moi, par une occaſion où je me ſuis trouvé, je ne dois pas eſperer qu'elle ſoit utile à la Princeſſe. Vous-même,

ſi votre pouvoir eſt ſi grand, que n'avez-vous empêché ſon départ ? Vous ſçavez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'oppoſer aux ordres ſuprêmes du deſtin. Fort bien, reprit-il. Et ſi les ordres ſuprêmes du deſtin ſont que Néadarné ne puiſſe me revenir telle que je la ſouhaite, que par l'entremiſe de Jonquille. Puiſqu'on ne peut s'y oppoſer, de quel biais uſerez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ? Vous qui aimez tant les raiſonnemens, en voilà un, répondez-y. La choſe n'eſt pas difficile, répondit-elle : Filles du Deſtin comme nous le ſommes, ce qui ſeroit impoſſible aux mortels, nous devient aiſé ; s'il ne peut révoquer ſes arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins, & nous laiſſant ſous lui la conduite

duite de l'Univers, nous permet de favoriſer les objets ſur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous ſouvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit, qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreuſement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puiſque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous? Qui vous empêchoit de ſubſtituer une ombre à votre Cormoran; & de terminer par-là ſa pénitence? Jonquille s'en ſeroit apperçû, reprit-elle, Cormoran devoit reſter ſi long-tems en ſon pouvoir, & il l'a employé à tant d'uſages pendant ſa captivité, qu'il ne m'auroit pas été poſ-

ſible

ſible de le tromper là-deſſus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'uſage qu'il doit faire de la Princeſſe, le rend plus aiſé à être trompé. En vérité! le Deſtin votre Pere ordonne d'étranges ſottiſes, & vous les réparez par de ſinguliers moyens. Oh! répondit Mouſtache, vous ne méritez pas d'être raſſuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicateſſe; quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous ſiéroit mal de le lui reprocher; & quand il fut queſtion pour vous de paſſer une nuit avec Concombre, vous fites moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crutes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en inſenſé à tout ce que vous dit la Choüete; & ſi

la Princeſſe ſçavoit à quel point vous lui futes infidele, je ne répondrois pas, que, malgré ſa vertu, elle ne ſentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran! Mouſtache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette déteſtable Iſle des Couſins; elle ne fut que trop bien vangée, & ſi, comme je n'en doute point, vous ſçavez le reſte de l'Hiſtoire, vous devez me rendre juſtice, & vous n'ignorez pas que le deſir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétabliſſement. Je vous garderai volontiers le ſecret, dit la Fée, mais ſoyez plus tranquille, & ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir, il va plus loin que vous ne penſez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulût,

lût, mais son inquiétude étoit si forte, qu'il ne put un moment la suspendre, & que la Fée impatientée de ses plaintes, fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée, encore n'auroit-il fait que de mauvais songes, si Moustache, pour l'interêt de la Princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Plus néceſſaire qu'agréable.

TAnzaï ſortoit à peine d'une de ces gracieuſes illuſions, que la Fée lui préſentoit, lorſqu'il vit arriver la Princeſſe; il venoit, en rêvant, de la voir, inſenſible aux feux de Jonquille, refuſer ſa guériſon, & le Génie touché de tant de vertu, la lui procurer ſans en prétendre aucune reconnoiſſance. Ce ſonge l'avoit diſpoſé à bien recevoir Néadarné: Il courut au-devant d'elle, mais quand il la vit couverte des préſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina

gina que la délivrance de ce Prince lui avoit coûté plus d'une complaiſance, & que ſi elle avoit été ſi vertueuſe, Jonquille l'auroit plus eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe réveilla, il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilitez de l'amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevû Cormoran, que ſa Métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galants, Tanzaï & la Princeſſe virent une femme grande, un peu ſéche, l'air coquet, minaudier & précieux, qui ſe précipita dans les bras de Cormoran : Elle avoit réellement du côté gauche, une Mouſtache à la Chinoiſe, qui fut la premiere choſe que baiſa Cormoran, & qui, ſelon Tanzaï, faiſoit ſur le viſage

visage de la Fée, un effet assez ridicule. Comme il étoit de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer.

Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle & contrainte, & qui ne lui parut avoir pour tout agrément qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti, mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit appro-

chée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel ! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse ! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle, vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, je ne vois pas pourquoi.... En vérité ! Prince, dit Moustache, qui, à leur querelle, s'étoit rapprochée d'eux, vous êtes bien injuste de toutes façons : & si vous sçaviez combien

bien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si hautement. Écoutez-moi, continua-t'elle, en le tirant à part, vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Isle, vous inquiete, il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté: Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence

confonde votre incredulité? Vous ſçavez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même ſur ce qu'elle eſt aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embraſſemens cette ſombre jalouſie que la Princeſſe ne vous pardonneroit peut-être pas ſi elle duroit plus long-tems, & ſouvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos ſoupçons, que de tous les hommes du monde, vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche ſeroient le moins permis. Allez expier à ſes pieds le crime de l'avoir ſi injuſtement outragée, & ſans perdre du tems à l'interroger, diſpoſez-la doucement à vous donner des preuves complettes, & de ſa vertu & de ſa tendreſſe pour vous.

Tanzaï ne ſçachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air auſſi ſoumis qu'il l'avoit eu fier, & Mouſtache étant ſortie avec Cormoran avec qui elle avoit auſſi à s'éclaircir de bien des choſes : Si j'en crois Mouſtache, & l'eſtime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahie, mais pardonnez à ma délicateſſe, ſi j'ai pû douter de votre vertu : Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous euſſe point aimée, & je me ſuis trouvé dans des circonſtances ſi cruelles pour mon amour, ſi dangereuſes pour vous, qu'il ne m'a pas été poſſible d'être ſans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allaſſiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raiſons pour trembler !

& qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles ! Ah Seigneur ! répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pû toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie, sans doute, étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître ! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précedé mon départ, & croyez-vous, qu'en cet état, je dûsse lui inspirer des desirs ? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul

il

il avoit causée, & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confonduë avec elles, répondit la Princesse, & sans sçavoir à qui je dois le retour de ma beauté (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bien-tôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours, mais en quel état revenez-vous? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t'il été pour cet article, aussi inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apper-

çûë de ma premiere métamorphoſe, ce n'eſt pas encore à moi à décider s'il ne nous reſte plus rien à deſirer à l'un & à l'autre. Vous ſçavez du moins, continua Tanzaï, ſi Jonquille a été ſenſible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous *ſa ſainte volonté*, pour m'exprimer ſelon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par loüer avec exagération le peu d'agrémens que je puis poſſeder, il m'a forcé de lui apprendre quel étoit le ſujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ſes deſirs. Eh bien ? Interrompit Tanzaï en rougiſſant. Eh quoi ! Seigneur,

gneur, dit-elle, vous ſçavez que je vous aime, & vous m'interrogez ! mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince ? Tout ce que ma paſſion pour vous, a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t'il été découragé ; n'a-t'il pas cherché à vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je ſens qu'à ſa place, je ne ſerois pas reſté inſenſible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçû comme il s'en étoit flatté, il a crû que ſes ſoins pourroient me faire accepter ſon hommage ; il m'a tenu les diſcours les plus tendres ; & plus

touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont des beautés plus faciles le laissent jouir, sans qu'il lui en coûte des soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son Isle, que lui-même, j'ai vû ses Sujets, à son exemple, s'humilier devant moi; l'amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vû tomber ses chaînes & finir ses tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais, ce Génie pour prix de tant de soins, n'a-t'il rien exigé de vous? interrompit Tanzaï: Soumise à son pouvoir suprême, dans le tems même qu'il le déposoit entre vos mains, n'a-t'il pas cherché

ché à l'exercer sur vous ? Comment enfin votre guérison vous a-t'elle été procurée ? Le Génie, reprit-elle, s'est lassé de mes refus autant que je me lasse de vos questions : Plus amoureux que vous, & moins injuste, il a respecté mes pleurs ; je ne sçais sur qui sont tombés ses transports, je ne sçais moi-même en quel état je suis sortie enfin de son Isle : Je me retrouve avec vous, vous me faites subir le plus injurieux examen ; sans mémoire & sans reconnoissance, vous ne vous souvenez pas que vous seul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, consommez vos injustices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre, & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous

haïr.... Ah Princeſſe ! dit Tanzaï, en ſe jettant à ſes genoux, je reconnois tous mes torts, épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous, ſeroit pour moi le plus affreux. Oui, je crois que toujours tendre & fidelle, vous n'avez pas cédé aux tranſports de Jonquille, mais que vouloit donc dire l'Oracle, & ſi vous êtes telle que mes tranſports vous ſouhaïtent, par quel moyen ſuis-je échappé à l'affront qui ſembloit m'être deſtiné ? Je vous ai déja dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne ſçais ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous, j'ai cependant lieu de ſoupçonner que ſa colere ne pourra plus troubler nos jours.

Jonquille ennuyé de ma réſiſtance, après avoir tenté auprès

près de moi tout ce que l'amour peut ſuggérer de ſéductions, me laiſſa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes ſur moi; couchée ſur un canapé, j'y déplorois ma ſituation; je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormis, & après le ſonge le plus funeſte pour ma pudeur & pour mon amour, ſonge! qui toute éveillée que je ſuis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement conſidérable.... Ah Singe barbare! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, & ce ſonge fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient juſtes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princeſſe, d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces tranſports, &

quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous ? jusques ici, telle a été la conformité de nos avantures, que j'ai crû que vous ne deviez pas vous étonner qu'un songe finît les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remede ? Ah ! s'écria Tanzaï, plût aux Dieux cruels qui me poursuivent, que je n'eusse point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coûte si peu de remords ! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-vous à votre colere, vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs : oubliez

que

que j'aurois pû ſans crime me livrer à Jonquille, mais laiſſez-moi auſſi vous fuir pour toujours, & puiſque vous ne me jugez plus digne de votre eſtime, ne me parlez jamais de votre amour.

La Princeſſe prononça ces paroles d'un ton ſi abſolu, & marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par ſa tendreſſe, ceſſa ſes reproches, & ſe ſouvenant de l'épreuve que Mouſtache lui avoit conſeillée, voulut calmer Néadarné, & l'embraſſant avec tranſport, la réduiſit au point de ne lui rien refuſer, malgré ſa colere. Ah Barbare! lui dit-elle tendrement, laiſſez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à ſatisfaire ſon amour & ſa curioſité, ne lui répondit qu'en redoublant ſes ca-

reſſes, & Néadarné vaincuë par ſa paſſion, ne s'oppoſa plus à une épreuve qui aſſuroit pour toujours ſa gloire & ſa tranquillité.

CHAPITRE XV.

Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différens ſur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.

C'Eſt pourtant une belle choſe que les enchantemens, car il eſt de notorieté publique, que la Princeſſe n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve, & il eſt tout auſſi vrai que Tanzaï, qui ne ſçavoit rien du ſecret de Mouſtache, fut obligé d'avouer que ſa défiance avoit été injuſte. Auſſi, Néadarné qui n'avoit pas un médiocre interêt

à

à lui calmer l'esprit, avoit-elle, avant de sortir de l'Isle, prononcé trois fois sur sa personne, les paroles mystérieuses : Pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Isle, à la Ville Bleue, elle les avoit redites, & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répeté tant de fois, sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence, l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eut encore besoin du secours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obstacles, fit d'inutiles efforts pour les surmonter ; ni sa tendresse, ni son courage, ne lui servirent. Transporté d'amour & de plaisir : ah Princesse, s'écria-t'il, quel est mon malheur !

heur ! mais quelle eſt votre vertu !

Eh quoi ! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes ! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'état d'en faire de cette eſpece ? Ah ! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne ſentoit alors que ſa paſſion, pourquoi avez-vous tout refuſé à Jonquille ? Quelles ſeront nos reſſources ? Hélas ! après ce ſonge que vous venez de me reprocher, je n'eus pas beſoin du moins de recourir à un ſecond voyage, y ſerez-vous condamnée ? Mais dites-moi, je vous en conjure quel eſt donc ce ſonge, qui, chez Jonquille, s'eſt offert à vos eſprits. Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonſtances. Quoique convaincu

à préſent que ma fidelité a été réelle, vous avez trop de délicateſſe pour entendre, ſans émotion, le détail d'une choſe auſſi deſagréable, & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Iſle fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le ſouvenir. Au reſte, ne ſoyez plus inquiet ſur ma guériſon, Mouſtache aujourd'hui rentrée dans tous ſes droits, s'oppoſera à Concombre, & Barbacela, ſans doute, nous aidera de ſa puiſſance; ainſi, ajouta-t'elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obſtinez pas davantage à mon deſenchantement, vos efforts ſeroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le Prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis, mais obligé bien-

bien-tôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la Princeſſe : Qu'on ſe figure un homme éperduëment amoureux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons, qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit. Ils ne furent pas long-tems ſans rencontrer Mouſtache, qui panchée nonchalament ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçut aiſément à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame, hors de tout ſoupçon ; & pendant que les deux Princes ſe renouvelloient leurs politeſſes : eh bien, dit Mouſtache

Mouſtache à Néadarné, en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement ? A cet égard, reprit la Princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner : Mais Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choſes dont vous me parlez ſont pour une perſonne auſſi vertueuſe, & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel, mais l'une & l'autre étoient néceſſaires ; ne vous en occupez donc plus. Ah Mouſtache ! repliqua-t'elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand

quand il voudroit m'arracher des faveurs, & je ſuis ſi frappée de la crainte qu'il n'exécute ſes menaces, qu'à l'inſtant même je doutois ſi c'étoit lui, ou Tanzaï qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille uſeroit de ce ſtratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu ? D'ailleurs vous ne pourrez jamais que le ſoupçonner. Ah ! n'en eſt-ce pas aſſez, s'écria Néadarné ? Au nom des Dieux ! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Mouſtache ; le Génie, qui vient de ſortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au deſeſpoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne ſe conſole

de

de vous avoir perduë que par la certitude où il eſt de vous revoir. Mais, continua-t'elle, n'allez pas découvrir au Prince, les craintes que vous inſpire Jonquille; ſoupçonneux comme il l'eſt, il vous obſerveroit ſans ceſſe, & vous rendroit malheureuſe à force de délicateſſe. Il faut cependant que vous haïſſiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai ſuccombé, repartit la Princeſſe, à la rigueur de mon ſort, mais mon cœur toujours fidelle, n'a pas perdu un inſtant l'image de Tanzaï: Il y auroit bien, reprit Mouſtache, quelque choſe à vous répondre là-deſſus, mais une plus longue converſation ſeroit peut-être ſuſpecte à votre époux,

époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux Princes, qui, déja les meilleurs amis du monde, differtoient ensemble sur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant, & traîné par des Papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaisante Barbacela. Tanzaï courut au-devant d'elle avec d'autant plus de joye, qu'il crut en la revoyant, tous ses malheurs terminez. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long-tems desirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous

avez bien ſouffert depuis mon abſence, & la Princeſſe n'a pas été exempte de tourmens. Le Deſtin irrité de votre deſobéïſſance, à ma priere enfin s'eſt calmé ; je revois avec plaiſir ſur vous, l'Écumoire enchantée, & ſi Saugrenutio conſent à ce qu'on lui demande, à l'abri des perſécutions de Conçombre, vous paſſerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le perſuader, il eſt ſur l'article de l'Écumoire d'une opiniâtreté invincible : En vain tout l'État s'eſt armé contre lui, rien n'a pû le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen ſûr pour le faire obéïr. Mais montez dans ce char, nous allons tout-à-l'heure être tranſportés à Chéchian,

chian, & c'eſt-là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéirent à la Fée, & le char ſecondant leur impatience, leur fit voir bien-tôt la capitale de la Chéchianée. On ne peut exprimer la joye de Céphaés en revoyant les deux époux : Après bien des careſſes & des queſtions, la Fée manda Saugrenutio. Pendant l'abſence du Prince, les choſes avoient changé de face, le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aſpiroit ſecrétement à cette dignité, mais comme elle dépendoit entiérement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devint docile ſur l'article de l'Écumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Écumoire l'effrayoit moins depuis qu'il y voyoit attachée une auſſi grande place.

Malgré ſa rebellion, il n'auroit pas héſité alors à la lécher, ſi elle n'eut été que d'une groſſeur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à ſe rétracter, ſe joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui cauſeroit, & la perte totale de ſa bouche. Ces deux motifs étoient les ſeuls qui l'empêchaſſent d'obéir.

Le Roi qui n'avoit pas de plus cher interêt que le ſalut de ſon fils, conſentoit à nommer Saugrenutio, Patriarche, s'il ſe rangeoit à ſon devoir. Un Négociateur habile, député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures ſur cette affaire, & Saugrenutio étoit en pour-parler lorſque la Fée arriva; il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-tems

couru que cette Fée l'avoit aimé, & que ce fait fût vrai, ou non, il eſt certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette ſorte de conſideration que l'on conſerve pour les perſonnes avec qui l'on a vécu amicalement. Auſſi avoit-on été extrêmement ſurpris quand on ſçut que cette Fée l'avoit deſtiné à lécher l'Écumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrenütio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'inſtant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela, je ſçais quel eſt le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables interêts. Je puis en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne:

gêne : La grosseur de l'Écumoire vous effraye, ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des desagrémens qui vous révoltent contre elle, & j'ai obtenu du Roi qu'il vous feroit Patriarche, pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose ? Oui, dit Saugrenutio, & dès demain en présence de la Noblesse & des Sacrificateurs, je lécherai l'Écumoire, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma sur le champ, Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls accuserent Saugrenutio de lâcheté, & ne conçûrent que du mépris pour un homme, qui,

à

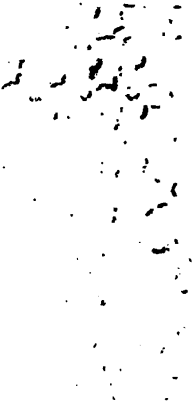
à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la Religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un, qui, pour un moindre prix, ne l'eut vendu bien plutôt. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lécher l'Écumoire; il y consentoit, mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répeté le secret, & cette généreuse Fée, on ne sçait comment, y mit ordre. Enfin ce jour si desiré

ſiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre amans ſe rendirent de bonne heure au Temple, où Saugrenutio revêtu des ornemens de ſa nouvelle dignité, lécha l'Écumoire avec une grace ſurnaturelle, en préſence de la Nobleſſe & des Sacrificateurs. Dans le fonds de l'ame, il étoit outré de s'avilir à ce point, & pour s'en conſoler, il ordonna par ſon premier Decret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçû, ſans lécher auſſi l'Écumoire. On imagine aiſément que ce Decret ne paſſa pas ſans oppoſition, & qu'il fut dans tous les tems, une ſource de diſcorde dans la Chéchianée. Après cette auguſte Cérémonie, chacun retourna au Palais : Barbacela, après avoir aſſuré les deux époux d'une conſtante protection,

tection, & de l'impuiſſance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Iſle Babiole. Tanzaï ſe vit au comble de ſes vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne ſe ſouvint plus des alarmes que lui avoit cauſé Jonquille, & la tendre Néadarné perdit dans les bras de ſon époux, le ſouvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Mouſtache & Cormoran, après être reſtez quelque tems à Chéchian, pour partager les plaiſirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir ſouvent. Céphaès, las de ſa Couronne, la céda à ſon fils, qui, toujours amoureux, ſe fit le plus d'héritiers qu'il pût. Néadarné, ſi elle revit Jonquille, n'en dit rien, & tel fut leur bon-

heur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires Hiſtoires que peut-être on ſe ſoit jamais aviſé d'écrire.

Fin de l'Hiſtoire.

2 vols
Hannas
26.9.79
£30.00

79800078